



# BULLETIN

DU

## DICTIONNAIRE GÉNÉRAL

DE LA

## LANGUE WALLONNE

PUBLIÉ PAR LA  
SOCIÉTÉ  
DE LITTÉRATURE  
WALLONNE

9<sup>e</sup> Année — 1914-1919

N<sup>os</sup> 3-4

LIÈGE

Imprimerie H. Vaillant-Carmanne  
Place St-Michel, 4



## ERRATUM

Page 79, le cliché de la fig. 5 a été mis par erreur à la fig. 7  
et vice versa.

---



# BULLETIN

DU

## Dictionnaire général de la Langue wallonne

publié par la Société de Littérature wallonne

9<sup>e</sup> année — 1914-19

N<sup>os</sup> 3-4

### EXTRAITS

D'UN

## Vocabulaire de la Houilleries liégeoise

(EN PRÉPARATION)

*C'est l'ouvrédje qu'ac'sègne*

Le petit *Vocabulaire des Houilleurs liégeois* de Stanislas Bormans date de 1864 <sup>(1)</sup>; il est épuisé depuis longtemps. Comme il répondait à un réel besoin, j'avais conçu, il y a une dizaine d'années, le projet d'en publier une nouvelle édition, complétée et corrigée autant que possible. Dans cette vue, j'avais commencé des enquêtes et dépouillé divers ouvrages traitant de la matière. Des correspondants désintéressés m'avaient confié le résultat de leurs recherches, notamment le regretté Dr Randaxhe pour la région de Fléron et M. N. Pirson pour celle de Seraing. La matière amassée était considérable; mais, absorbé par d'autres travaux, rebuté d'ailleurs par les difficultés techniques, je laissai dormir jusqu'à des temps meilleurs le volumineux dossier de la houilleries.

L'occasion d'en tirer parti se présenta enfin. En décembre 1916, je reçus la visite d'un de mes anciens élèves de l'Athénée de Liège, M. Georges Massart, ingénieur des mines, qui avait eu, de son côté, l'heureuse idée d'exposer, en dialogues wallons et avec planches à l'appui, le détail d'une exploitation minière dans le bassin de Seraing. M. Massart venait gracieusement offrir son manuscrit à la « Société de

(1) *Bulletin de la Soc. liég. de Litt. wall.*, t. 6.



Littérature wallonne ». Il était à cette époque directeur des travaux aux Charbonnages de Marihaye (Seraing) et avait su découvrir le collaborateur idéal dans son conducteur des travaux, M. Joseph Sacré.

J'accueillis avec joie l'essai de MM. Massart et Sacré. Sous la forme vivante et familière du dialogue, il sténographiait en quelque sorte les rapports que surveillants et maîtres-ouvriers font chaque jour à leurs chefs ; il faisait ainsi défiler sous les yeux du lecteur les différents aspects de la mine en activité. Les auteurs avaient ajouté à leur œuvre un petit glossaire explicatif : je n'eus pas de peine à les convaincre qu'il y avait, à cet égard, plus et mieux à faire.

Le *Vocabulaire* dont nous publions aujourd'hui quelques pages de spécimen est né de cette heureuse rencontre et de la collaboration étroite qui s'ensuivit entre un philologue et deux hommes de l'art, versés par leurs études ou par leur expérience dans tous les secrets de la houilleries liégeoise. Pendant plus de trois ans, j'ai puisé à pleines mains et sans arrêt dans le trésor des connaissances techniques de MM. Massart et Sacré. Celui-ci me permettra, dût sa modestie en souffrir, de souligner l'importance de son rôle dans notre effort commun, où il représente cet élément essentiel : le travailleur wallon. C'est un enfant de Seraing, un vrai type liégeois, d'une intelligence et d'une énergie remarquables ; il a vécu près de vingt-cinq ans dans la mine ; il en a l'amour profond, l'instinct atavique ; il y a débuté très jeune dans les emplois les plus modestes, pour s'élever, à force d'étude et de volonté, à une situation supérieure. Il a droit à notre reconnaissance spéciale pour s'être prêté, avec un dévouement au-dessus de tout éloge, aux interrogatoires souvent fastidieux que je lui ai fait subir quatre ou cinq heures par semaine. Comme il connaît à fond la vie et le langage du houilleur sérésien, nous lui devons la plus grande partie des phrases « vécues » qui enrichissent le *Vocabulaire*. C'est lui aussi qui, — avec l'aide d'un jeune artiste d'avenir, M. Charles Graffart (du Val-St-Lambert), — s'est chargé de dessiner les figures explicatives. M. Massart n'a pas eu un rôle moins précieux. En sa qualité d'ingénieur, il a présidé au choix et à la confection des dessins ; il a mis sans cesse à ma disposition son savoir technique, complétant, rectifiant à chaque pas des essais mal venus : je lui dois la certitude d'avoir évité mainte erreur en traitant de matières parfois si abstruses et si complexes. Enfin, la tâche propre du philologue a consisté dans la récolte et l'agencement des matériaux, dans les



recherches d'histoire, de sémantique et d'étymologie, et dans la rédaction des articles.

Le *Vocabulaire* complet comprendra plus de 2000 articles, avec environ 350 figures. Il tracera, mot par mot, le tableau détaillé d'une exploitation minière à l'époque actuelle dans le bassin de Seraing-Jemeppe-Flémalle. J'ai voulu donner à l'ensemble la valeur d'un document historique et philologique, relatant de façon exacte ce qui se fait et ce qui se dit dans la mine et à la surface, à telle époque et en telle région déterminées. Il faut commencer par là pour faire œuvre scientifique. On pourra ensuite, soit remonter dans le passé, soit étendre les recherches dans les régions avoisinantes, jusqu'à Charleroi, Mons, et même à l'étranger. Malgré des défauts inévitables, qu'on voudra bien nous signaler, notre *Vocabulaire* servira sans doute d'amorce, et peut-être même de modèle, à cette triple enquête technologique, historique et philologique.

Au point de vue pratique, il serait superflu d'insister sur les services que ce *Vocabulaire* rendra aux étudiants de l'Ecole des Mines, aux ouvriers qui veulent se perfectionner, aux ingénieurs débutants, aux hommes de loi, etc. Le philologue, lui aussi, pourra y trouver son profit. Pour ma part, j'ai poursuivi avec ferveur cette œuvre ardue et souvent ingrate en vue d'enrichir le *Dictionnaire* que la « Société de Littérature wallonne » élabore patiemment depuis tant d'années. Soutenu par l'amitié zélée de mes guides, j'ai connu, dans mes explorations, des joies qui ont compensé bien des fatigues. Que de fois j'ai eu l'impression de découvrir une Wallonie souterraine, où se serait conservé, plus intact qu'au grand jour, le langage archaïque de nos pères ! Que de fois j'ai senti que j'arrivais juste à temps pour sauver de l'oubli des traits vénérables du passé ! Car, là aussi, le « progrès » avance, effaçant toute particularité locale : devant des méthodes nouvelles, devant l'afflux d'ouvriers étrangers comme au contact d'ingénieurs ignorant le parler traditionnel de l'ouvrier wallon, les vieux mots s'en vont et s'en iront de plus en plus...

Le présent spécimen comprend une cinquantaine d'articles (avec une trentaine de figures), soit moins du 1/40<sup>e</sup> de l'ouvrage complet. Ce choix suffit pour que la critique puisse émettre un jugement fondé. Au surplus, pour éclairer son appréciation, le lecteur pourra comparer nos extraits avec le *Vocabulaire* de Bormans.



L'ouvrage en préparation aura pour titre : *La Houilleries liégeoise. Vocabulaire wallon de l'usage moderne dans le bassin de Seraing-Femeppe-Flémalle*, par J. HAUST ; en collaboration avec G. MASSART et J. SACRÉ. — Il sera illustré de 350 figures et précédé de *Dialogues wallons exposant les Travaux de la mine*, par G. MASSART et J. SACRÉ, avec traduction et notes de J. HAUST. — Enfin, il sera accompagné d'un *Glossaire de l'usage ancien* (termes désuets, tirés des ouvrages de Louvrex, Morand, Brixhe, Bormans, etc., ainsi que des chartes, règlements et procès).

Il nous reste à souhaiter que notre essai emporte le suffrage des hommes compétents. Nous recevrons avec reconnaissance les observations et les renseignements complémentaires qu'on voudra bien nous adresser.

JEAN HAUST

---

**abarin**, s. m.

[ETYM. — Celui qui veut monter dans la taille avertit les abatteurs en criant : *n'abat' rin !* « n'abats rien ! » (voy. *abate*). C'était aussi jadis le cri d'avertissement que lançait celui qui, du fond du puits, voulait remonter au jour. De \**nabarin* est venu *abarin*, soit directement, soit en passant par *labarin*, forme archaïque signalée par Grandgagnage, II 4.]

| 1. Signal donné par les accrocheurs du fond au machiniste de la surface, pour lui annoncer que la cage à remonter contient des hommes et non des berlaines, que c'est un *trêt d' djins* et non un *trêt tchèrèjt*. Ce signal se transmet par voie de sonnerie (voy. *soner*, *sonerèye*), soit par simple cordon de sonnette, soit par sonnerie électrique, et même, aujourd'hui, au moyen du téléphone : *soner l'abarin*, *fé l'abarin* « sonner la remonte » (ordinairement quatre coups de sonnerie en guise d'avertissement), puis on sonne *hay !* (ordinairement deux coups, pour avertir que tout est prêt au départ) : *on trêt d' djins va r'monter*, *on vint d' soner l'abarin èt hay !* Pour avertir qu'il y a urgence, on sonne *li dobe abarin* (« le double *abarin* », c'est-à-dire deux fois quatre coups) avant de sonner *hay !* (« marche ! en route ! »). — De même, avant de s'engager dans un plan incliné (voy. *frin*), dans une *grâle*, etc., on sonne l'*abarin* pour avertir l'envoyeur de la



tête que l'on veut monter : *quand-on vout monter on frin, ou ine grâle* (ou, dans certains cas, *ine balance, ine dèçante*), *on sone l'abarin à pi dè frin, dèl grâle, etc., tot sèlchant l'cwèrdè d' sonète.*

| 2. Par ext., ensemble des hommes que la cage remonte au jour après le signal susdit : *in-abarin* devient syn. de : *on trèt d' djins qui r'monte* ; *lès-abarins* = *lès djins qui r'montèt* ; *li r'monte dèl-abarins*, la remonte des hommes ; *c'est l'eüre dèl-abarins* = *c'est l'eüre di r'monte, c'est monte-amont* ; *fè l'abarin*, « faire la remonte ». — Cette heure varie suivant les charbonnages. A Marihaye, *li prumtr-abarin s' fèt* (ou *lès-abarins k'mincèt*) *a doze eüres* (à midi), c'est *l'abarin d' magnâhe* ; et la remonte se poursuit à mesure qu'il y a *po fé on trèt d' djins* (= 24 hommes). *Lès houyeüs ratindèt èl tchabote à beur* (attendent dans la loge, au fond ou à un étage du puits) *qu'i sèyèsse leüs-assez po fé l'abarin* (= *on trèt*) *po r'monter*. A Flémalle et à Jemeppe, c'est *monte-amont* à 2 h. : *on n' fèt nin l'abarin d'avant deüs-eüres*.

| 3. Par ext., « trait d'hommes » en général, le trait qui descend aussi bien que celui qui remonte : *in-abarin qui d'hind, in-abarin qui r'monte*. Cette acception étendue provient de ce que, pour opérer la descente des hommes, on doit, comme pour la remonte, suspendre l'extraction. La cage qui remonte ne peut contenir des berlines ; elle doit contenir du personnel ou remonter à vide. *On n' pout d'hinde conte on trèt tchèrdji*, on ne peut descendre contre (= parallèlement à) un « trait » chargé [de berlines], *i fât ratinde qu'on fèsse l'abarin è fond*. — La descente du personnel se fait en trois séries : à 6 h., à 14 h., et à 18 h. La descente de 14 h. correspond à la remonte du premier groupe : il y a donc alors un *abarin* qui descend « contre » un *abarin* qui monte. A 6 h. et à 18 h., une cage descend des ouvriers, tandis que l'autre remonte *al vûde* (à vide), et cette manœuvre se répète sans interruption tant qu'il y a du personnel à descendre. — Quand, par exception, au cours du travail, quelqu'un doit descendre, alors que personne ne doit monter, l'accrocheur de la surface écrit à la craie sur une berline qu'on



redescend : *fez l'abarin* (c'est-à-dire, dans ce cas : « faites comme si vous aviez du personnel à remonter, ne chargez pas le trait »); les accrocheurs du fond, ainsi prévenus, laissent partir la cage vide : *i lèyèt monter l' trèt al vûde*. — En résumé, *fé l'abarin* a trois significations : 1. sonner la remonte ; 2. faire la remonte ; 3. suspendre l'extraction, laisser monter la cage à vide, pour que des hommes puissent descendre.

**anse, s. f.**

[ETYM. — Terme technique, propre à nos houilleurs, et d'origine incertaine. Bormans y voit le germ. *hand* « main » ; mais la finale resterait inexpliquée, et d'ailleurs l'aspirée germanique subsisterait en wallon. — Nous avons relevé à Bergilers (Hesbaye) le terme inédit *âsse*, s. f., « long manche (d'une houe, d'une bêche, etc.) », qui reproduit le lat. *hasta* « lance » (comp. lat. *pasta* : *pâsse*, pâte), et qui répond à l'anc. fr. *anste*, *hanste* « bois d'une arme, d'un outil » (= *hasta* × germ. *hand*? d'après le *Dict. gén.*, v<sup>o</sup> *ante* 2). Notre *anse* serait-elle ainsi appelée parce que le pouce dressé évoquerait l'image d'une haste ? Il est beaucoup plus simple d'y voir une acception figurée du fr. et w. *anse*, étant donné que, pour représenter la mesure en question, la main prend la même position que pour saisir l'anse d'une cruche. — Pour d'autres mesures usitées dans la mine, comp. *aspasse*, *coude*, *deût*, *pi*, *pôce*, *haverèce*, et surtout *pougnève* « poignée », c.-à-d. le poing fermé, le pouce étant infléchi dans le poing, ce qui fait environ 0<sup>m</sup>09 ; voy. *mèzerer*, *mèzeure*.]

| Mesure de longueur représentée par le poing plus le pouce tendu : *ine anse*, c'est cinq' pôces ou on d'mèy pi (5 pouces ou un demi-pied = environ 0<sup>m</sup>15) ; *deûs-anses*, c'est-on pi ; *ine coude* èt *ine anse*, c'est so pô près deûs pis (= environ 0<sup>m</sup>60) ; *fez-m' on bwès d' deûs pis èt ine anse*, faites-moi un bois de 0<sup>m</sup>75 ; *ine pitite*

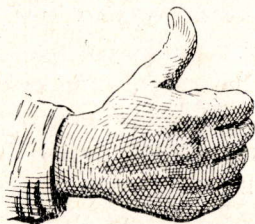


Fig. 1 : *anse*.

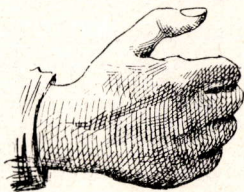


Fig. 2 : *petite anse*.



Fig. 3 : *ployève anse*.



*anse* « une petite anse » = le poing plus le pouce à demi plié ; *ine ployèye anse*, ou, abusivement, *ine dimèye anse*, « une anse pliée, une demi-anse » = le poing plus le pouce mis contre l'index, c.-à-d. 4 pouces ou environ 0<sup>m</sup>12. Voy. fig. 1, 2, 3.

**bahi**, v. tr., « baisser » : *li vòye èst basse, i s' fât bahi po passer* ; *ci bwès la èst (mètou) tro hôt d' tièsse, èl fât bahi* ; *bahi lès salères*, syn. *ravaler lès s.* ; *bahi l' payèle*, diminuer la tâche (d'un ouvrier) ; *bahi l' martchi*, diminuer le prix de l'unité dans un marché à l'entreprise.

| V. intr., procéder à un tirage au sort entre ouvriers : *i n' si passe non èpou qu'on n' deùye bahi po n' nin avou dès r'dites* « il ne se passe aucun jour qu'on ne doive tirer au sort pour ne pas avoir de contestation ». Cela se fait : 1<sup>o</sup> au fond, pour fixer l'ordre de remonte des boiseurs : comme ceux-ci remontent tous à la même heure, *i bahèt à beur, divant dè r'monter, po vèy lès quèk qui r'mont'ront lès prumîr'* ; 2<sup>o</sup> à la surface, avant la descente, entre les ouvriers d'une même taille qui veulent choisir leur *pèrè*, ou entre ceux des abatteurs et hercheurs qui n'ont pas encore reçu leur tâche (voy. *toumèye*). [ D'ordinaire, l'abatteur fait chaque jour le même *pèrè* dans une taille déterminée ; dans ce cas, *l'ouvti a s' pèrè po tos lès èpous, li pèrè a s' mèsse*. Mais, quand le nombre normal d'ouvriers doit être réduit, on tire au sort pour savoir qui sera éliminé ; de même, *quand-on pèrè èst sins mèsse, lès ouvtis bahèt po l' fé* ]. — Voici, par exemple, comment la scène se passe pour le 2<sup>o</sup>. Les ouvriers se rangent en cercle, *i fèt l' rond*. L'un d'eux, X, se tourne ou se baisse (*i s' bahe*, d'où sans doute le nom donné à l'ensemble des opérations), de façon à ne rien voir. A l'insu de X, les ouvriers en désignent un autre, Y, (*i l'nèt so onk*), à partir duquel on comptera en allant de gauche à droite. X crie un chiffre, pair ou impair : *i brèt on compte, pèr ou mons*, et l'on commence à compter à partir de Y, *a pârti dè ci qu'on-z-a t'nou d'ssus*. L'ouvrier sur qui tombe le chiffre fixé, a le premier le droit de choisir son *pèrè* ou



sa *toumêye* (tâche) : *il a prumtr'* ; le suivant choisit à son tour, et ainsi de suite. *Li dièrinne toumêye c'est po l' dièrin* ; quand il n'y a pas place dans une taille pour occuper tous les ouvriers, *li dièrin tome fou (dè rond)*, le dernier est éliminé, *il a 'ne toumêye divins ine ôte têye*, il a une tâche dans une autre taille. — Il n'est pas toujours nécessaire qu'un membre du groupe se tourne ou se baisse : quand le cercle a près de lui un étranger, *in-ètrindjîr'*, qui ne sait pas sur qui on a « tenu », on lui demande de crier un chiffre (par exemple : *brêyez on compte, mête-ovri, nos-èstans a bahi*), et le reste se passe comme ci-dessus.

**bak'ner**, v. intr.

[ETYM. — Du néerl. *bakenen* (baliser, jalonner). Dans le creusement d'une bacnure, le géomètre doit fréquemment jalonner la galerie pour s'assurer qu'on tient la direction voulue (voy. *aplomb*). Cette opération particulière a donné son nom à l'ensemble des opérations ; pour le même procédé sémantique, comp *bahi*. — Dérivés : *bak'neû*, -eure, francisés en *bacneur*, *bacnure* ou *baqueneure* (Littré, *Suppl.*), syn. *bouveleur*, *bouveau* (id.).]

| Ouvrir ou creuser une bacnure (voy. *bak'neû*, *bak'neure*) : *i-n-a bin dè timps qu'i bak'nèt èt i n'ont nin co r'côpé l' vonne*. — Voy. le syn. *trintché*, qui est beaucoup plus usité.

**bak'neû**, s. m., « bacneur », ouvrier qui *bak'nêye* (voy. *bak'ner*).

— On dit plus souvent *trintcheû* ; voy. cet article.

**bak'neure**, s. f., « bacnure », résultat de l'action de *bak'ner*.

— Voy. le syn. *trintche*, qui est plus usité.

**bâme**, s. f.

[ETYM. — Altéré de *bâne*, empr. du néerl. *baan*, all. *bahn* « route ».]

| 1. (dans la mine). Écartement entre deux rails (w. *guides*) de voie ferrée : *li bâme* (syn. *li lârêjeûr*) *dès guides* ; *li bâme d'ine vôte di guides deût esse bin l' minme tot costé* ; *si l' bâme èst tro streûte* (= *s'i-n-a tro pô d' bâme*), *lès bèrlinnes vont fou guides « déraillent »* ; *si l' bâme èst tro lâêye* (= *s'i-n-a trop' di bâme*),



*lès bérlinnaes vont fou binnaes (= lès rôles « roues » toumèt à-d'vins, inte lès guides). Lès bérlinnaes volèt tot còp fou guides, i fàreût rinde dèl bâme « rétablir l'écartement normal ». Po mète dès guides a bâme, on s'chèv d'on calibre, pour mettre des rails à l'écartement normal, on se sert d'un calibre.*

| 2. (dans un puits). Distance horizontale entre les faces internes de deux files de conducteurs formant les guides d'une cage : *li bâme* (syn. *li lârdeûr*) *dès conducteurs avà l' beur. Li bâme èst tro streûte, li gawoûle sère. Li gawoûle sère à 450: i fàreût rinde dèl bâme. Li bâme èst tro lârde (= nos-avans trop' di bâme), li gawoûle va fou guides ; i fàreût mète dès rêcrâhes às conducteurs po r'prinde dèl bâme, il faudrait mettre des « surépaisseurs » aux conducteurs pour diminuer l'écartement.*

**beur** [*bær* ; liég. *beür*, prononcé *bær*], s. m.

[ETYM. Emprunté de l'anc. haut all. *bûr* « maison » ; pour la démonstration, voyez J. Haust, *Etymologies wallonnes et françaises* (en préparation). — Le fr. *bure* (devenu féminin en vertu d'une fausse analogie) est emprunté du wallon liégeois.]

| « Bure », puits de mine s'ouvrant au jour (voy. *pârti-beur, beurté, boufté*) : *on cwâré beur*, un puits carré ou rectangulaire (forme habituelle des anciens puits ; le revêtement était complètement en bois) ; *on rond beur*, un p. de section circulaire (forme moderne) ; *on beur pârti-buré*, un p. garni de *bwès d' pârti-beur*.

Un siège d'extraction comprend essentiellement deux puits : 1<sup>o</sup> *li beur a trêre* ou *beur d'èstracsion*, p. d'extraction, généralement de forme circulaire, avec un minimum de 4 à 5 m. de diamètre ; syn. *li grand beur, li mèsse beur, li beur d'intrêye [di l'ér]* ; — 2<sup>o</sup> *li beur d'ér* (parfois *beur d'èrèdeje, beur di r'toûr d'ér*), p. d'aérage, de 3 à 4 m. de diamètre. L'air frais entre par le puits d'extraction, traverse la mine et est aspiré vers le puits d'aérage par le ventilateur. — L'un de ces deux puits est souvent divisé en deux ou trois compartiments, dont l'un s'appelle : *beur às hâles* (p. aux échelles, servant à la circulation du personnel en cas



d'accident au p. d'extraction); l'autre : *beur às colones* (où se trouvent les colonnes de refoulement, les colonnes à vapeur conduisant la vapeur aux pompes du fond, les colonnes à air comprimé pour actionner différents appareils, etc., voy. *colone*; ce compartiment s'appelle aussi parfois *beur d'égzôre* « p. d'exhaure » parce qu'il contenait jadis la maîtresse tige de la pompe à traction directe, système archaïque d'exhaure); le troisième, c'est, suivant le cas, le *beur a trêre* ou le *beur d'ér* proprement dit. — La partie affectée à l'extraction se divise à son tour en deux compartiments appelés, d'après leur orientation, *li nôrd*, *li sùd'*, ou, d'après le mode d'enroulement de chaque câble, *li hôt tchif*, *li bas tchif*. Dans chacun de ces deux compartiments circule une cage (voy. *compartimint*, *gawoûle*, *tchif*). — Quand il y a plusieurs puits d'extraction, on les distingue par un numéro : *dihinde à beur n° 1* (= *niméro onk*), ou simplement *à n° 1*. C'est *râyâhe à n° 1*, *lès ôjins ont r'monté po l' n° 2*.

*Ovri d' beur* (ou d' *houyire*), t. gén., tout ouvrier d'un charbonnage, travaillant à la surface ou au fond (voy. *ovri*); *on cou d' beur*, « cul de b. », t. de dénigrement, un ouvrier mineur; *on beur a l'éwe*, un puits où l'eau abonde, *ine houyire wice qu'i-n-a tot plin d' l'éwe*; *on beur al ôjote* « b. à la jote, au chou », une fosse où l'extraction se fait cahin-caha; *taper ou claper l'ouh so l' beur* « jeter l'huis sur le b. », arrêter les travaux d'exploitation, fermer le puits; d'où, en gén., cesser toute espèce d'exploitation ou de commerce. A celui qui, dans la mine, se plaint de la chaleur, de la poussière, du danger, etc., on répond ord<sup>t</sup> : *qui vous-s' ? c'est dès-ovrèdjes di beur !* ou : *c'est l'ovrèdje di beur !* ce sont les inconvénients du métier ! — Un vieil ouvrier dira : *ôj'a dès-annêyes di beur assez, ôji m' va d'mander m' pinchon* (ma pension). Un autre dira : *si ôj'aveu dès-éfants, i n'irît mây è beur, c'è-st-on lê trô !*

*On bé beur* « un beau puits » : 1° un p. bien construit et bien entretenu, où les accidents sont rares; 2° par ext., un bon charbonnage, avec de beaux chantiers, où les travaux sont bien conduits. — Le contraire : *c'è-st-on lê beur*, dans l'un ou l'autre



cas : 1° *vos n' sârtz trêre deûs êjoûs sins-avou macmahon* (déraillement d'une cage ou rencontre des deux cages) ; 2° *c'est totès strinces* (il y a que des étreintes, des couches étranglées).

*Aler è beur, ovrer* ou *travayi è beur*, travailler dans la mine, être mineur ; *aler avâ l' beur, ovrer avâ l' beur*, travailler à l'intérieur du puits, être réparateur de puits ; *lès-ovris d'avâ l' beur*, les ouvriers-réparateurs de puits ; *lès beurs sont r'passés par lès-omes d'avâ l' beur* (appelés aussi *ripasseûs d' beur*, visiteurs de puits) ; *li k'mandant d'avâ l' beur*, voy. le syn. *rôyetèu* ; *lès cwèrdès d'avâ l' beur*, voy. *cwèrdé* ; *li rûle d'avâ l' beur*, voy. *rûle* ; *cope d'avâ l' beur*, voy. *cope (d'asstse)* ; *dimorer pindou avâ l' beur*, rester dans la cage immobilisée dans le puits par suite d'accident. — Quand l'équivoque n'est pas possible, on dit indifféremment *è beur* ou *avâ l' beur* ; par ex. : *il a hiyt (ou wagné) è beur* ou *avâ l' beur*, un éboulement s'est produit dans le puits.

*So l' beur* (= *so lès takes dè beur, so l' pas d' beur, al tièsse dè beur, à êjoû* « au jour »), à la surface, à la recette de la surface ; *lès-omes* (ou *racoyeûs*) *di so l' beur*, les accrocheurs de la surface ; *fé poli so l' beur*, faire un plancher sur l'orifice du puits. Le *maculêr* dit : *so lès beurs êpi so-st-atêlé* (= *êp'a dè racoyeûs assez*) ; voy. *racoyeû*.

*al tièsse dè beur* « à la tête du b. » : 1. syn. de *so l' beur*, à la surface ; 2. à la partie supérieure (40 à 50 m.) du puits, syn. *a l'intrêye dè beur, èl gueûye dè beur, è rond dè beur*.

*li rond dè beur*, 1. la section circulaire du puits : *al manêye di 412, nos bêton'rans tot l' rond dè beur* ; 2. l'orifice, la partie supérieure du puits, syn. *l'intrêye, li gueûye, li tièsse dè beur*.

*è mèy dè beur*, 1. au centre de la section du puits ; 2. vers la moitié de la hauteur, syn. *à rinconte*, au point où les cages se rencontrent.

*è pas d' beur*, ou plus souvent *è pas*, au fond du p., où la cage s'assied (diffère de *so l' pas d' beur*, à la surface, syn. *so l' beur*).

*à beur*, « au fond », dans : *tchèrêyt* ou *acrotchi à beur, lès tchèr-êjèus* ou *acrotchetis à beur*, les chargeurs ou accrocheurs du fond



et des chargeages des différents étages ; *ratinde èl tchabote à beur* *po prinde li trèt* (voy. *abarin*).

*li pt dè beur* « le pied du b. », t. gén., assez vague : le fond du puits, et particulièrement le *bougnou* ; peut sign. aussi l'accrochage inférieur ; — *li bûze dè beur*, cylindre que forme le puits, depuis le fond jusqu'à la surface : *ovrer èl bûze dè beur* (syn. *ovrer avà l' beur*) ; — *l'aplomb d' beur*, *ploumer l' beur*, voy. *aplomb*, *ploumer* ; *li lârdeûr dè beur*, voy. *lârdeûr* ; *lès cwèdes di beur*, voy. *cwède* ; *lès mâhires dè beur* ou *d'avà l' beur*, voy. *mâhîre*.

*so beur* « sur b. » : dans la direction du puits, syn. *èn-èri* « en arrière » (opposé à *so teye*, *so vi-tièr*, *èn-avani*), expressions employées dans les travaux du fond : *roter*, *aler*, *ovrer*, *houyi so beur*.

*difoncer* (ou *éfoncer*) *on beur*, commencer l'avalèrèce ; *avalèr l' beur*, creuser le puits ; *bwèhî*, *macener*, *bètoner l' beur*, boiser, maçonner, bétonner le puits : *li beur si bwèhèye avou dès câdes acrotchis onk a l'ôte* ; *inte les câdes on wâdèle* (ou *wâd'lèye*) *li beur avou dès dôsses* ; *ârmer* (ou *gârni*, *guid'ler*) *l' beur*, armer le puits, y placer les *pârti-beur* et les conducteurs pour pouvoir y faire circuler les cages ; *digârni l' beur*, dégarnir le puits (syn. *dimantchi lès conducteurs*) *po r'côper l' beur*, pour recarrer le puits, pour le remettre à section ; — *ravaler l' beur*, syn. *riprinde l'avalèrèce*, reprendre le fonçage du puits ; *èmonter* ou *rèmonter l' beur*, creuser le puits de bas en haut ; *mète li beur libe* (après un accident), syn. *diltbèrer l' beur* ; *atèler l' beur*, former l'équipe des réparateurs du puits ; *distèler*, *ratèler l' beur* ; — *fé rôler* (ou *fé roter*) *l' beur*, faire marcher les cages dans le puits, *po fé monter dèl vonne*, pour faire monter du charbon. *Nos n'avans pus dès bèrlinnes po rôler* (au fond) ; *li beur nos-a r'magnî tos nos stalons*, le puits a épuisé notre réserve de berlines vides. *Li beur deût tchèssî po sûre li hèrna*, le machiniste doit activer l'extraction pour suivre le roulage (du fond). *Li beur è-st-arèsté, i-n-a 'ne saqwè al mécanique*, la circulation, l'extraction est arrêtée dans le puits, il y a quelque chose (= un accroc) à la machine.



**beurté** [*bœrtè* ; liég. *beûrté*, *burté*], s. m.

[ETYM. — Diminutif de *beur*, formé à l'aide du double suffixe *-et-ê*, fr. *-et-eau*. — G., I 86, et Bormans ne donnent que le sens de « puits d'aérage », sens que nous n'avons pas retrouvé ; voy. *beur*.]

| Par ironie : petit charbonnage de production médiocre ou de peu de profondeur : *c'è-st-on beurté*, comp. *on beur al dyote*.

| Par ext., petit puits intérieur, armé d'une cage, de conducteurs, etc. : *on boufté, ine balance ou ine dècànte, c'est dès beurtés*.

**bèzi**, s. m.

[ETYM. — G., I 53, écrit à tort *bèzi* ; Bormans donne *bési* ou *bésin*. Le rouchi *béziers*, *bésie*, *bsie* (Sigart : Borinage), *bziers* (Hécart : Valenciennes), a un sens analogue. — On peut comparer le fr. *bousin* (surface tendre des pierres de taille), qui dérive de *bouse*. La forme archaïque *bésin* (Bormans) serait altérée de *bosin* (cf. G., I 72 : *lès bozins*, les croûtes de lait, à Huy, Namur, etc.). D'où, par changement de suffixe, *bèzi*, rouchi *ier*.]

| Hayement charbonneux de certaines couches de houille : *dè bèzi* ; *li bèzi d' Grande-Vonne* (aux Kessales : Flémalle-Grande).

| Petit passage de schiste tendre et charbonneux, qu'on trouve dans les stampes : *on p'tit bèzi*. *On bèzi, c'est sovint 'ne pitite douceûr* (voy. *douceûr*).

**bosseû** [liég. *bossieu*, à Fléron *bocheû*], s. m., « bosseyeur », ouvrier qui fait le bosseusement de la voie : *li bosseû, c'est l'ouvri qui côpe li vôye, qui fêt l' vôye ; c'è-st-in-ouvri al ptre ; il ôuveure sovint a martché*. — Voy. *bosseûse*, *bossi*.

**bosseûse**, s. f., « bosseyeuse », appareil à air comprimé (système Dubois-François), servant à couper les bosselements et à creuser les bacnures sans l'aide d'explosifs : *lès fièrs dèl bosseûse*, les fleurets de la bosseyeuse ; *trô d' bosseûse*, trou foré à la b. : *divins 'ne trintche fête al bosseûse, on veût tos lès cous d' trôs dès mâhires*. *Divins l' timps on s' chervève di bosseûse po forer d'vins lès trintches èt so lès bossèyemints*. *Li bosseûse fêt dès trôs a hoter ; èle fève ossi dès trôs a tirer, divant qu'on n'avasse dès*



*mârtès-révolvêrs. Forer l' trintche al bosseûse (= forer lès trôs al bosseûse et lès hater al bosseûse). — Voy. bossî.*

**bossèyemint**, s. m., « bossement », action de *bossî* (voy. ce mot) ; entaille faite dans les parois des couches pour établir les voies en veine, coupage des roches encaissantes pour donner les dimensions voulues à la voie conduite dans une couche. *On*

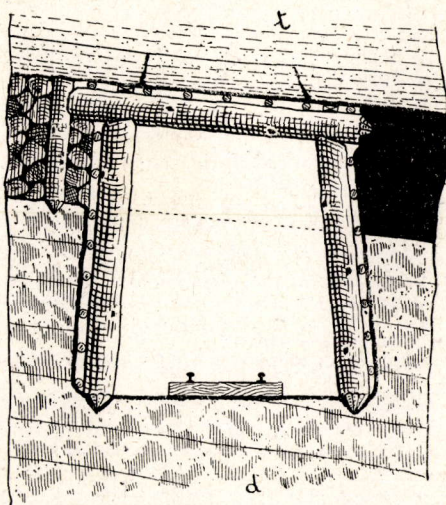


Fig. 4 : bossèyemint d' plateûr, è dèye  
(d = dèye; t = teût).

*âhèye a z-ouvrer.*

Dans les *grands-ouvrèges* (larges ouvertures), on n'a pas besoin de « bossement ». Dans une *grande ofteure* (grande ouverture de couche), on n'a presque pas de bossement à faire : *c'è-st-on p'tit bossèyemint, on tène bossèyemint*. Dans les *p'titès couches*, il y a beaucoup à « bossement » : *c'è-st-on gros bossèyemint, on fwèrt, on spès bossèyemint* (fig. 8).

*On deur bossèyemint*, le contraire de *in-âhèye bossèyemint*, *on lèdjîr bossèyemint*. Si l' *bossèyemint è-st-âhèye* (aisé), *li pîre is' lèt aler, èle tome tote seûle et d'on plin còp*. Si l' *bossèyemint èst deur* (dur, difficile), *on tîre ine-bone mène ; ou bin, quand-on n' pout*

*bossèyemint è dèye* (fig. 4) ; *on b. è teût* (fig. 5, 6) ; *on b. è teût et è dèye* (fig. 7, 8). *Divîns les plateûrs, on prindsovint l' bossèyemint è dèye* (= *on mine li vòye è dèye*) *po n' nin d'fwèrci l' teût et po poleûr dihoûrder lès vonnes ; mins, sovint ossi, on prind l' bossèyemint è teût* (= *on mine li vòye è teût*) *pâce qui cisse mâhîre la èst pus-*



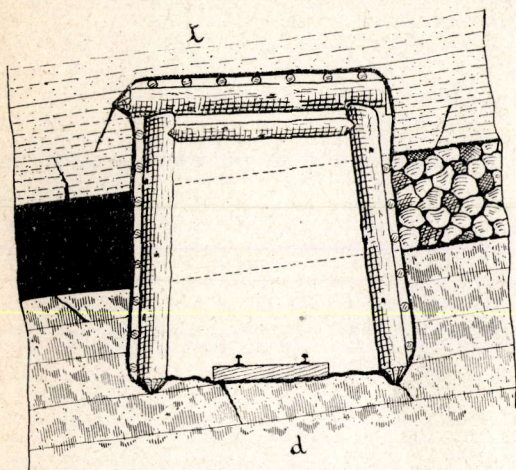


Fig. 5 : bossèyemint d' plateür, è teüt.

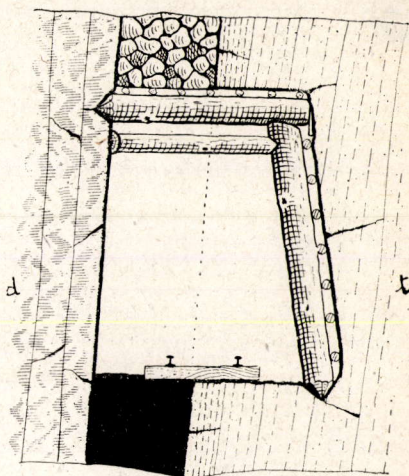


Fig. 6 : bossèyemint d' drèssant, è teüt.

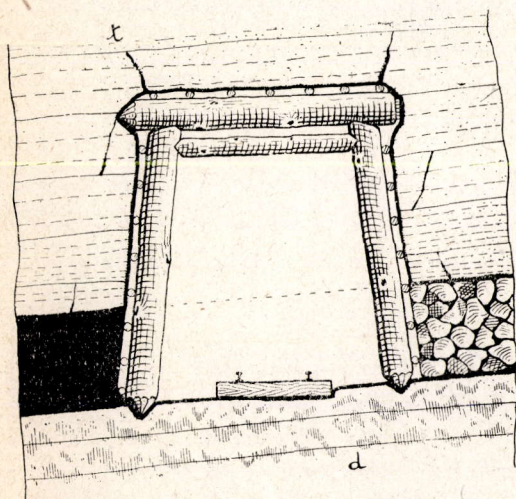


Fig. 7 : bossèyemint d' plateür, è teüt (t)  
èt è dèye (d).

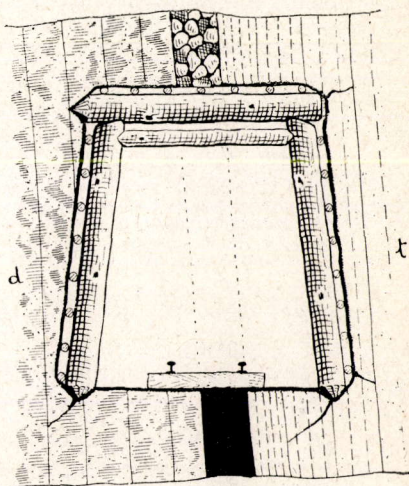


Fig. 8 : gros bossèyemint d' drèssant,  
èt teüt (t) èt è dèye (d).



*tirer, on z-ouweure a l'awèye infèrnâle avou l' bouc' (voy. awèye, mène).*

*Atêler l' bossèyemint*, affecter à ce travail un ou deux bossèyeurs ; *ahouwer l' bossèyemint*, le soutenir par un boisage ; *brâlier* ou *ribrâlier l' bossèyemint*, le garnir de *wâdes* et de *vêlôûtes* pour garantir les ouvriers ; *digadji l' bossèyemint*, enlever les pierres arrachées ; *fé l' hêve à bossèyemint*, voy. *bossi* ; *bouhi l' bossèyemint* *foû* ou *bouhi foû à bossèyemint*, expr. abrégées pour dire : *bouhi lès bwèhèdjes foû po fé l' bossèyemint*, faire sauter à coups de haverèce les étais (= boisage de l'abatteur) pour faire le bosseyement, voy. *bouhi foû* ; *aler, ovrer, tirer so on bossèyemint*, « sur » un bosseyement ; *roter d' livé avou l' bossèyemint* (syn. *avou l' vôte*), conduire de niveau la voie ; *rigangni l' bossèyemint après djournèye*, voy. *rigangni* ; *al breune* (ou *à pèn'tèdje*) *dè bossèyemint*, voy. *breune*.

*Li bossèyemint d' à livé* (ou *bossèyemint d' rôlèdje*, ou *dèl vôte di rôlèdje*, ou *dèl vôte di livé*) *si fêt tofèr* (toujours) *dèl nut'* ; *lès-ôtes* (c.-à.-d. *lès bossèyemints dès fâzès vôyes èt d' so l' èrèdje* ou *d' al tièsse dèl tète*), *on lès pout fé dè djoû ou d' à dîner*.

*Nos-avans deûs mètes di bossèyemint* (= 2 m. *a bossi*), nous avons à couper la voie sur 2 m. de longueur. Par hyperbole : *nos-avans 'ne vèdje* (« verge ») *di bossèyemint*, signifie : *li bossèyemint èst fwèrt en èrt* (en retard), *c'è-st-a bossi tot m'nou* (tout menu = d'arrache-pied, syn. *a mwèrt*, à mort). *I stâdje a bossi*, *c'è-st-a ravanci à bossèyemint*, ou : *c'è-st-a fé sûre li bossèyemint*, *c'è-st-a tchoûki so l' b.*, le b. est en retard, il faut presser le travail.

### **bossi**, v. tr.

[ETYM. — Terme propre à la houillerie, de même que les dérivés *bossèyemint*, *bosseû*, *-eûse* (liég. arch. *-ieû*, *-ieûse*). On conjugue : *dji bossèye*, *nos bossans* (liég *-ians*), *dji bossèyerè*. Le *Larousse illustré* donne le fr. techn. *bosseier*, *-age*, *-eur*, *-euse*. — Bormans invoque le flam. *bossen*, *botsen* « heurter, frapper rudement ». Littré, *Suppl.*, fait venir *bosseieur* de *boiser* (!). Il faut en réalité voir dans le liég. *bossi* l'équivalent de l'anc. fr. *bossoier* « faire des bosses à qqn, le frapper rudement ». C'est proprement : « produire des bosses, creuser en forme de bosse. »]



| « Bosseyer », syn. *fé l' bossèyemint*, faire le bosseulement : entailler la roche pour faire la voie en veine, et ensuite la boiser : *bossé, c'est côper* (ou *fé*) *l' vôte* ; *bossé l' hève* ou *fé l' hève à bossèyemint*, faire au bosseulement un avancement qui répond à l'avancement des abatteurs : *on d'mane deûs djoûs po bossé 'ne hève* ; *bossé a l'ustête*, à l'outil (= à la main, sans explosif) : *on fêt tofèr lès bossèyemints d'érèdje a l'ustête* ; le contraire est *bossé à mâté*, ou *à cric'*, b. en forant les trous de mine au marteau-révoluer, ou à la perforatrice à main, syn. *bossé à* (ou *al*) *poûre* (à la poudre), *bossé à tirer*, b. à l'explosif (ce qui a lieu dans les durs bosselements). — Voy. *bossèyemint*, *bosseû*, *bosseûse*, *trintcht*.

**boufe**, s. f.

[ETYM. — Altéré du liég. *bouhe* (*bouxhe* dans un texte de 1560, cité par Bormans), même sens. Du bas latin \*busca, qui a donné le fr. *bûche*. Le sens ordinaire de *bouhe*, t. arch., est « fêtu, brin ».]

| Marque que le machiniste fait sur le câble d'extraction au niveau de la recette de la surface, pour repérer plus exactement la position de la cage arrivant à un chargeage. *Li machineû fêt 'ne boufe po chaque tchèrdjadjè* (une marque correspondant à chacun des étages) ; *i sèt qu'a ine tèle boufe li gawoûle è-st-a on tèt tchèrdjadjè* ; cela lui facilite la manœuvre aux taquets de ce chargeage. *So lès rontès cwèdes* (sur les câbles ronds, qui sont toujours en acier), *i fêt 'ne boufe avou dèl tchène* (avec du chanvre) ; sur les autres, les marques sont faites *avou dèl tchâs'* (au lait de chaux). — S'il en est besoin, on fait aussi des *boufes* sur les câbles des *grâles* ou des *balances*.

**burtèle**, s. f., « bretelle ». Fig. 9, 10.

| *burtèle di hêrtcheû à batch*, harnachement de hercheur-bac. Cette bretelle est formée de deux bandes de forte toile, *lès watches dèl burtèle*, qui se placent sur les épaules et passent sous les bras : *li watche di m' burtèle èst hiyèye* (déchirée, rompue). Sur le bas des reins, les *watches* se réunissent à une *manote* (petite pièce de fer en forme de poignée ou « menotte »), laquelle porte



un crochet, *li croc' dèl burtèle*. Le *hèrtcheù à batch* conserve toujours la bretelle sur les épaules. Il attache au crochet de la bretelle une *tèrède* (chaînette, litt' « \*tirarde »), pourvue à son autre extrémité d'un crochet qu'il passe dans la *gotche* du bac. Ainsi harnaché, il traîne le bac jusqu'à la voie de roulage où il déverse le contenu. *Lès hèrtcheùs à batch atch'tèt* (achètent) *leù burtèle come tos lès-ouvrs atch'tèt leù hèpe* (hache). *Rèpwèrter s'*

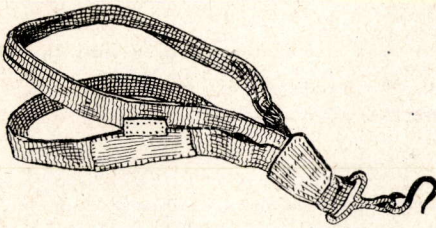


Fig. 9 : *burtèle*.

*burtèle*, remporter sa bretelle, la remonter à la surface, ord' pour refuser de continuer le travail : *on hèrtcheù qui rèpwète si burtèle*, c'est *sovint qu'i réfûz'rè s'toumèye li lèd'dimain* ; autrement, *i cathe si burtèle al tève*, il la

cache dans la taille pour la retrouver le lendemain. *Riprinde li burtèle*, reprendre le collier, redevenir hercheur-bac.

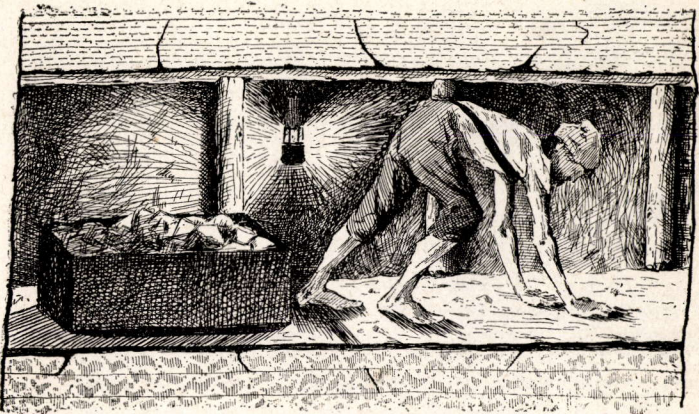


Fig. 10 : *hèrtcheù à batch*.



Le même harnachement sert à d'autres ouvriers du fond. *Lès chèveûs às martchandêyes* « serveurs aux marchandises » (= bois) *si chervèt ossi d' burtèle po sètchi lès bwès a leû cou* (pour tirer les bois derrière eux), *po lès monter d'vins lès têtes ou po lès hêrtcht d'vins lès passemints ou d'vins lès guides* (rails). — Dans une voie montante, un hercheur, appelé *sêcheû-d'avant*, s'attelle avec une bretelle pour tirer le *galiot* ou la *bèrlinne* vide, pendant qu'un autre hercheur pousse à l'arrière : *divins 'ne montêye, li sêcheû-d'avant sêche en-avant avou s' burtèle et l' hêrtcheû tchoûke po-dri*. — De même encore, les *tchèrons* (charretiers) du fond ont une bretelle qui leur sert à *lèver d'vins lès bèrlinnes*, c'est-à-dire à soulever et à remettre sur rails la berline qui, dans le convoi, viendrait à dérailler.

**casseure** [liége.-eûre], s. f., « cassure ».

| Dans un bois : *nos mètrans on bwès èl casseure dèl bèle-à-plantchi po n' nin lèyt m'ni dyus*, nous mettrons un bois (un montant) dans la cassure de la *bèle* pour prévenir un éboulement.

| Dans un banc de roche :

1° Cassure affectant les terrains d'une bacnure, plan accidentel de séparation (tandis que *sîdje* désigne un plan naturel de séparation ; *limé* ou *pâtch'min* peuvent se dire de l'un et de l'autre, du moment que le plan est bien lisse) : *ine casseure di tèrains*, une solution de continuité dans la stratification. *Èl trintche, nos-avans 'ne casseure qui done a l'êwe. I brotche a l'êwe po lès casseures*. — Synonymie : Un *pâtch'min* ou *limé*, c'est une *casseure* lisse. Un *crin* est une *casseure* qui a donné un rejet, c.-à-d. un déplacement des terrains de part et d'autre de la cassure. Une *faye* est un *crin* avec un rejet important ; les terrains avoisinants, appelés *fayis'*, sont souvent dérangés, broyés et friables.

2° Cassure affectant le toit d'une couche dans une taille, spécialement en plateau ; quand cette cassure a la direction du front de taille, elle est très dangereuse : *nos-avans 'ne casseure*



à *vi-tièr* ; nos *polans bin fé li stape èl tète èt rafwèrci lès bwè-hèdjes* ; *sins qwè l' tète vèrè dyus*. — Synonymie : Un *soyon* ou une *côpe*, c'est une *casseure* de longueur considérable dans le banc du toit, suivant n'importe quelle direction. Une *ligue* est une petite *casseure* de direction quelconque.

**clapis', s. m.**

[ETYM. — Terme inédit en w., répondant au fr. techn. *clapis*, que Littré définit : « grand éclat fait maladroitement en taillant le marbre ». Littré le tire de l'all. *klaffen* « être ouvert », mais cette explication manque de justesse. Le mot se ramène au thème germ. *klapp* (all. *Klapp*, son, craquement, coup sec) ; c'est proprement ce qui *clape*, ce qui fait un clappement (en tombant). Voyez les articles *claper*, *clapèt*, *diclaper*, et comp. Meyer-Lübke, n° 4706 a.].

| Plaque de schiste charbonneux qui peut aisément se détacher du toit d'une couche : *on p'tit clapis'* ; *on gros clapis'* ; *i nos fâre bin wad'ler l' tète, i tome trop' di clapis'*, *nos-avans brâmint dès clapis' avâ l' tète qui s' diclapèt*. *On fêt dès mässtès vonnes è ç' tète la, èles sont plintes di clapis'* (syn. *di tènès pîres*, de pierres minces comme de l'ardoise). Comp. *hayis'*, *hayeter*.

| Par anal., lamelle de houille adhérente au toit et qui, à la différence du *rognis'*, s'en détache aisément : *on clapis' di vonne à teût, i tome tot seû* ; *ça s' diclape, ça hayetète* ; *on rognis' di vonne èst malâhèye a fé toumer*.

**coyeûte, s. f.**

[ETYM. — Du latin *collecta* « assemblage ». L'anc. fr. *coilloite*, *cueil-loite* (« récolte, levée d'argent ou de troupes », etc.), répond littéralement au w. *coyeûte*, qui a plusieurs sens différents (voy. par exemple G., I 117 ; *Bull. Soc. wall.* 9, 251 ; 40, 457 ; 49, 363).]

| Bois rond, de dimensions variables (2<sup>m</sup>50 à 4 m. de long, sur 4 ou 5 pouces de diamètre), dont on forme un assemblage servant à soutenir soit un plancher, soit une paroi, et que l'on dispose horizontalement de façon que les deux bouts reposent librement sur deux points d'appui.



Les *coyeûtes* servent notamment à faire les paliers dans les puits (voy. *poli*) ; on cloue sur les *coyeûtes* des *horons* (madriers) posés à plat et perpendiculairement à celles-ci. *Po-z-ouwer a manêye avâ l' beur* (pour recarrer le puits), *on fêt lès polis avou dès bonès coyeûtes. Li pas* (le « pas » = le plancher du fond du puits, solide échafaudage de 4 à 5 m. de hauteur) *est fêt avou dès grozès coyeûtes tchèrdjêyes di véloutès* (fascines).

Elles servent encore à renforcer l'action des boisages dans les communications boisées à *copes* (= avec des « couples »), lorsque ces *copes* sont reliées par des *hâlêdjes*, notamment dans les montages et dans les avalements. Les *coyeûtes* sont alors placées au dessus des *hâlêdjes* et perpendiculairement à ceux-ci. *Lès coyeûtes chervèt a rafwerci lès bwêhêdjes. Quand-on hâle divins in-émontemint, in-avalemint ou on tchafor, on fêt r'passer* (on intercale) *dès coyeûtes inte lès copses. Voy. hâlêdje.*

Par analogie, dans le boisage des *toûrnêyes* (bifurcations, carrefours), on appelle *coyeûtes* les *bêlé-à-plantchi* dont chaque bout (ou même dont un seul bout) repose sur un *halaêje*. *Li halaêje racôye lès coyeûtes* (= *lès bêlé-à-plantchi*). Voy. *halaêje*, ainsi que *corâ* qui, dans ce cas spécial, est synonyme de *coyeûte*.

### **crochon, s. m.**

[ETYM. — Terme propre à la houilleries. Bormans donne aussi la forme *crohion*, qui est suspecte. *Crochon* est mis pour \**crossion*, diminutif de *croisse*, et répond littéralement au fr. *crossillon*. — La forme liégeoise *crochon* est passée en français, où elle a pris un sens plus général. Le français appelle *crochon de bassin* ou de *pied* ce que le liégeois dénomme simplement *crochon* ; il appelle *crochon de selle* ou de *tête* ce que le liégeois dénomme *sèle*.]

| « Crochon » ou synclinal : pli de terrains qui forme une ondulation dont la convexité est tournée vers le bas (syn. *batch* ou *fond d' batch*, *bassin* ou *fond d' bassin* ; le contraire est *sèle* ou *dôme* : « selle » ou anticlinal). Voy. fig. 11 et 27 (comp. fig. 16).

*Nosse vonne fêt deûs pleûs* (plis ou courbes) : *èle fêt 'ne sèle èt on crochon. Li vonne fêt l' crole* (« la boucle », c.-à.-d. un petit



*crochon* ou une petite *sèle*). Les *crochons* sont souvent renflés ; il s'y forme alors un *grand ovrède* ou un *bouyâ*. Souvent aussi, *lès crochons montèt ou d'hindèt* ; parfois, *i rotèt d' livè* (ils « marchent » de niveau). *Li crochon d'jowe* (« joue » = *i d'hind èt i monte*, il

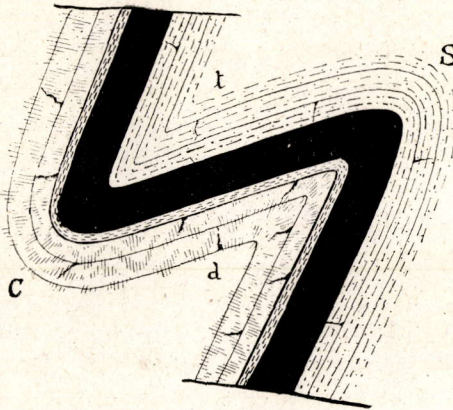


Fig. 11 : C = *crochon* ; S = *sèle* ;  
d = *dèye* ; t = *teüt*.

présente une suite de descentes et de montées). *Li crochon d'hind* : *nos f'rans 'ne vòye dihindante so l' crochon*. *Li crochon monte* : *nos mont'rans avou l' vòye so l' crochon*. *Nos f'rans on trô-d'-livè d'zos l' rôlède po magni tote li vonne disqu'à crochon*. *Sovint, à crochon, li vonne si tchêsse inte deüs dèyes ; èle fèt 'ne*

*cowèye di dèye* (voy. *dèye*). *Èl trintche, nos-avans r'côpé l' crochon po l' pi*.

On le voit, il est surtout question de *crochon* à propos de la couche. Mais, dans le creusement d'une bacnure, on dira aussi : *èl trintche, lès tèrains* (bancs de roche) *fèt l'crochon* (ou *marquèt on crochon*). On en conclura que les couches font également un *crochon* au-dessus ou au-dessous de la bacnure.

#### **crohâ, s. m.**

[ETYM. — Dérivé de *crohi*, anc. fr. *croissir* (1. casser ; 2. craquer). Pour le suff. *â* (fr. -ard), comparez *bouyâ, brihâ, soflâ*, etc.].

| Veinette sans valeur, de charbon assez dur et compact, de quelques centimètres de puissance, qui se rencontre dans les stampes, ou encore au contact du toit ou du mur de certaines couches. *On crohâ, c'è-st-ine lècète di vonne qui crohe come on clapis'* ; au contraire, quand la veinette contient du charbon



friable, on l'appelle *ine doûceur, ine lâyète, on passêdje di vonne*. Au-dessus du toit du Grand-Joli-Chêne (couche de Seraing), se trouve un *crohâ* surmonté par le « bon toit », et l'on peut dire que : *li teût dè Tchinne, c'è-st-on dèye, c'est l' dèye dè crohâ*. Il va de soi qu'on néglige cette veinette : *on lèt la l' crohâ èt on l' rèclawe* (ou *rèssère*) derrière les boisages. De même : *li crohâ di Stinnèye* (couche de Seraing, appelée *tchèneû* à Flémalle), c'est une partie de charbon adhérente au toit et mêlée de schiste, une espèce de *brîhâ*.

**cwè, s. m.**

[ETYM. — Mis pour *cwèr* == anc. fr. *corn, coir, cor* « coin, angle », du lat. cornu. Le w. verviétois dit encore à *cwèr* (*dè corti, dèl vèye*) « au bout (du jardin, de la ville) ». Le liégeois ne connaît plus que le diminutif *coron*. — Pour la chute de *r* final (favorisée par les expr. *cwè d' valèye, cwè d' livè*), comparez *wè-d'-tchwè* « guère de chose, pas grand' chose » ; *tchè Colin*, lieu dit de Beyne-Heusay (au cadastre : « Chat Colin » !), pour *tièr Colin*. — Le w. *cwè* n'existe plus que comme t. de houillerie, et dans des noms de lieu : *cwè d' Pèvèye*, à Fléron ; *cwè d' Hève*, à Herve.]

| (Syn. *costé* « côté »). Quartier de la mine, comprenant un ou plusieurs chantiers. Chaque *cwè* a son *k'mandant*, un ou plusieurs *chêfs di tèye, dès-ovris al vonne, dès-ovris al ptre èt dès gonhîs*. *Li k'mandant èt lès chôfs di tèye sont la po k'mander lès djins, lès fé ouwer èt ahouwer, èt fé r'nèti lès vonnes. On bê cwè; i vint brâmint del vonne di ç' cwè la; atèler, distèler on cwè.*

| *Cwè d'-valèye* ou *cwè-d'-livè* (syn. *cou-d'-valèye, trô d'-valèye*, ou *trô-d'-livè, basse-tèye*), « basse taille », partie de la taille située plus bas (aval-pendage) que la voie de roulage principale; voy. *tèye*. [On dit *cwè-d'-tèye* à Fléron ; cf. Bormans : *coi di teille*].

**dègnon, s. m.**

[ETYM. — Terme inédit, diminutif de *dègne*, forme primitive de *dèye*.]

| Saillie de roche qu'on laisse parfois subsister dans une ou même dans chacune des deux parois d'une voie en veine, au lieu



de creuser le bosseyement jusqu'au niveau des rails: on *potèle* un montant de voie sur cette saillie (qui fait de la sorte l'office de *dèye*). Quand l'bossèyemint n'est nin rebouté (creusé, poussé)

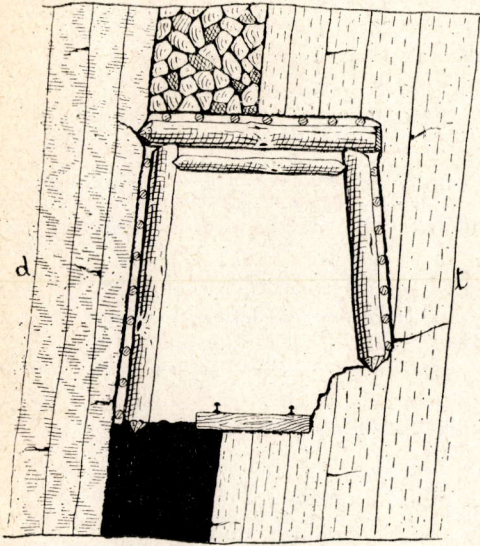


Fig. 12 : montant mètou so l' dègnon d' teût.

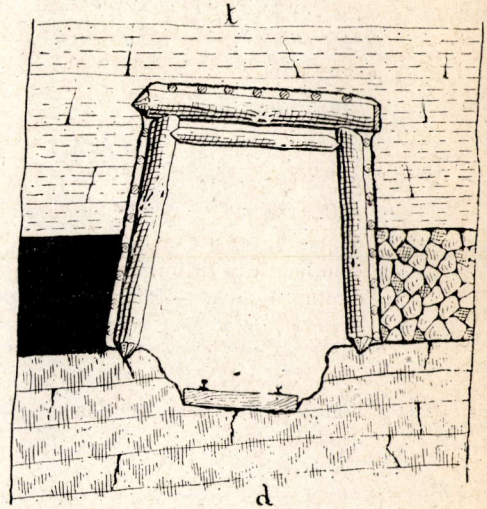


Fig. 13 : montants mètous so l' dègnon d' dèye.

disqu'à livé dès guides, on mèt' lès montants so l' dègnon. — Suivant que la saillie appartient au mur ou au toit de la couche, on l'appelle dègnon d' dèye ou dègnon d' teût (fig. 12 et 13).

**dèye**, s. m.

[ETYM. — D'après G., II, xx, *dèye* viendrait de l'anc. bas all. (et moyen néerl.) *dèle* « plancher, aire », qui répond au néerl. *deel*, all. *diele* (d'où le fr. *tillac*). Mais, dans les anciens documents de houillerie, la forme moderne *deye*, *deille*, n'apparaît qu'à partir de 1700 ; antérieurement, on



trouve *daingne*, *dengne* en 1554, *deigne* en 1666 (voy. Bormans, v<sup>o</sup> *deil*). De plus, dans les charbonnages du Nord et du Pas-de-Calais, *daine*, s. m., a un sens analogue. Voyez aussi l'article *dègnon*, où nous reconnaissons un diminutif de *dèye*. Tout cela établit sûrement que *dèye* est altéré de *dègne*. Dans le langage courant, le liég. *dègne*, *din*, nam. *dagne*, existe encore aujourd'hui pour désigner l'aire d'une grange ou le sol battu dans une pièce du rez-de-chaussée. Il représente l'anc. h. all. *tenni*, *denni* (all. *tenne*, flam. *den* ; cf. Behrens, *Beiträge*, p. 69). — Au point de vue phonétique, si le changement de *y* en *gn* est assez fréquent, l'inverse est rare ; il provient sans doute de locutions comme \**dègne dèl vonne*, \**dègne dèl tève*, où le primitif *dègne* était suivi d'un complément.]

| Aire, surface plane, unie :

1<sup>o</sup> *li dèye dèl vonne* ou *li màhtre di dèye*, ou simplement *li dèye* : le « mur » de la couche de houille, c.-à -d. *li màhtre di d'zos l' vonne*, le banc de roche sur lequel repose la couche (voy. *teùt* « toit », qui désigne le contraire) : *prinde li bossèyemint è dèye po fé d' l'ofteure*, syn. *miner l' vòye è dèye*, creuser dans le « mur » pour donner plus d'ouverture (voy. *bossèyemint*) ; *sùre li dèye avou l' vòye*, conduire la voie suivant le mur de la couche ; voy. *livè*, *màhtre*.

2<sup>o</sup> *li dèye dèl tève*, *dèl vòye*, le sol de la taille, de la voie (et, par analogie, *li dèye dèl trintche*, le sol de la bacnure, appelé ord<sup>t</sup> *li livè dèl trintche*) : *li dèye èst bon*, on *pout î pot'ler lès bwès d' tève* ; *on mèt' lès guidés* (rails) *so l' dèye* ; *fé l' boutèdye-avant so l' dèye* ; *a nosse tève*, *li dèye èst tot pòuri* : *à hèrtchî à batch*, on *l' ràye tot èvòye* ! en herchant au bac, on l'arrache tout.

3<sup>o</sup> par ext., le houilleur, même à la surface, appelle *dèye* le sol, la terre : *il a hiné s' tchapè à dèye*, il a lancé son chapeau à terre.

Pour en revenir au 1<sup>o</sup>, qui est de loin l'acception la plus importante, le *dèye* [*dèl vonne*] désigne le sol de végétation de la forêt houillère qui a donné naissance à la couche : c'est une roche compacte, sans stratifications, irrégulière, perforée en tout sens de traces fossiles ou stigmaria, que les houilleurs appellent *fleurs di dèye*. — Le « mur » est le plus souvent sous la couche ; mais, parfois, à la suite d'une convulsion géologique, le mur se trouve



au-dessus et le toit au-dessous ; dans ce cas, *c'est l' teùt qui fèt l' dèye èt l' dèye qui fèt l' teùt*. Il va de soi que l'ouvrier ne fait pas cette distinction : pour lui, le *dèye*, c'est toujours le sol, li

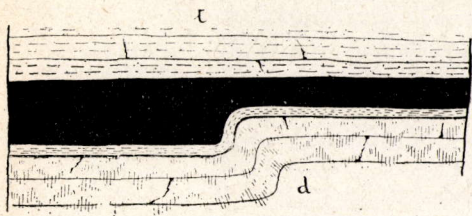


Fig. 14: *sùkè* (saillie) d' *dèye*.

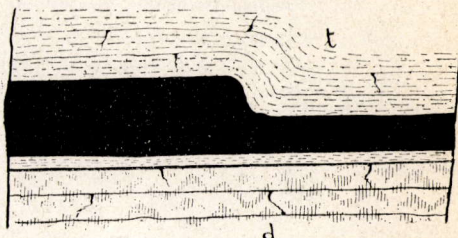


Fig. 15: *sùkè* d' *teùt*.

[Voir aussi les fig. 4-8, 11-13, 16, 20, 27, 28, où, comme ici, d = *dèye*, t = *teùt*.]

*mâhire di d'zos l' vonne*. — D'autres fois, par suite d'un accident géologique (qui a provoqué par exemple un redoublement de plis), il arrive que la couche se trouve comprise soit entre deux toits, soit entre deux murs. La partie ainsi comprise s'appelle *forçouche* ou *cowèye*. Dans la fig. 16, 1 = *cowèye di dèye* ; 2 =

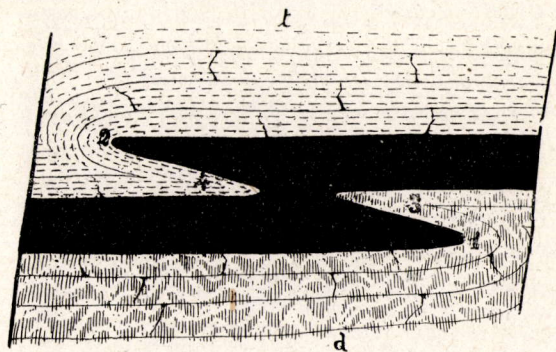


Fig. 16: *ricoùt'lèye* ou redoublement de plis

[Comparez fig. 11.]

1. *cowèye di dèye* ; 2. *cowèye di teùt* ;
3. *pène di dèye* ; 4. *pène di teùt*.



*cowèye di teût* ; la première s'accompagne souvent d'une saillie de mur (3 = *pène di dèye*), la seconde d'une saillie de toit (4 = *pène di teût*). — *Divins 'ne tèye ou d'vins 'ne vòye, si on tchèsse inte deûs dèyes ou inte deûs teûts, on-z-est pièrdou d'vins 'ne forcoûche ou cowèye*. On dira : *i nos fàrè r'cwèri l' bon passèdje inte teût èt dèye ; nos-èstans (tchèssis) inte deûs dèyes ou d'vins tot dèye ou d'vins 'ne cowèye di dèye* (ou, suivant le cas : *inte deûs teûts ou d'vins tot teût ou d'vins 'ne cowèye di teût*).

*Li hôt dèye* « le haut mur », t. de bacneur : le mur considéré dans sa partie éloignée de la couche, le début du mur. Le mur peut avoir 3 ou 4 m. d'épaisseur ; quand la bacnure que l'on creuse arrive à l'endroit où il commence, c.-à-d. où apparaissent les premières traces caractéristiques du mur (*stigmària* ou *fleurs di dèye*), on dit : *nos-èstans è hôt dèye dèl vonne. Lès tèrains sont candjts èl trintche, nos-avans dè dèye* (ou *l' hôt dèye*), « nous entrons dans le mur de la couche » ; comp. *hôt teût*.

*Li fàs dèye* (syn. *hayemint d' dèye*), « le faux mur », petit banc de schiste tendre qui se trouve parfois entre la couche et le vrai mur (*bon* ou *fwèrt dèye*) ; son épaisseur varie entre 0<sup>m</sup>10 et 0<sup>m</sup>50 : *i fât pèrcer l' fàs dèye* (ou *l' hayemint*) *po-z-aler cwèri l' fwèrt dèye* (ou *l' bon dèye, po pot'ler lès bwès*) ; *on haye dèl nut' li fàs dèye èt l' fàs teût qu'on-z-a rapoyt dè djoû* ; c'est lès *hayèts* qui fèt *l' hayèdje* (voy. *hayt*, etc.).

*On bè dèye* « un beau mur » = 1. un mur bien lisse ; 2. un mur bien caractérisé, facile à reconnaître. Le contraire est *on lé dèye* « un laid mur ». — *On bon dèye*, un mur solide [proverbe archaïque : *bon teût, bon dèye, bèle vonne è mèy* = tout va bien, tout est pour le mieux] ; *on fwèrt dèye*, un très bon mur, syn. *on fwèrt deur tèrain* ; *on máva dèye*, un mauvais mur, friable, peu solide ; *on poûri dèye*, un très mauvais mur.

Le *dèye* peut être d'allure régulière : dans ce cas, *c'è-st-on dèye bin réglé, ine mähire réglèye come ine fouye di papî, come on papî d' musique*. Il peut aussi présenter des irrégularités 1° localisées, à savoir des creux (*rèfoncemint* ou *horè d' dèye, rihinemint* ou



*côpèdje-fou è dèye*) ou des saillies (*sûkê, rilchèd'j'mint, r'lè d' dèye*): *c'è-st-on k'tapé dèye, a fosses èt a bôsses, on dèye tot plin d'sûkês èt d' horês*; voy. fig. 14, 15; — 2° généralisées, à savoir des changements d'allure de la couche en direction: *li dèye si tape d'jus*, le mur s'incurve vers le bas; *li dèye si boute dissus* ou *si r'live*, le mur se relève; *nos-avans on r'liv'mint d' dèye*, syn. *on boute-sus*, ou, au contraire, *on tape-d'jus*; voy. ces mots, qui se disent ord' en plateau; en dressant, on dirait: *li dèye toûne a valèye* ou *à tièr*.

**drèssant**, part.-adj., « dressant »: *bwès drèssant*, bois placé verticalement dans une voie quelconque, pour y faire un boisage supplémentaire ou une trémie. Dans un chargeage, le *bwès de mèy* (« bois du milieu ») s'appelle aussi *bwès drèssant*; le *reûdè y* est souvent attaché.

| S. m., « dressant »; syn. *rwèsse* (voy. le contraire *plateûr*).

1. (seulement dans l'expr. *è drèssant*, syn. *è rwèsse*). Disposition des terrains houillers dont l'inclinaison est comprise entre 45° et 90°: *ine vonne è drèssant. Lès têtes ou lès pères è drèssant. Po-z-ovrer è drèssant, lès-ovris s' mètèt so dès horons. On pindèdje ou ine pinte è drèssant. In-èmontemint è drèssant. Lès tènements sont candjts èl trintche: lès sièges* (« sièges »: plans de stratification des bancs de roche, dans une bacnure) *si mètèt è drèssant; nos-avans dès sièges è drèssant*.

2. (par abréviation de *vonne è drèssant*). Couche ou portion de couche ainsi disposée: *on bè drèssant*, une couche régulière en dressant (opp. à *on lé drèssant*); *on drèssant dreût come in-t*, un dressant vertical ou à peu près. *On drèssant bin réglé* (bien régulier) *done dès bèlès têtes. On reû pindèdje, c'est cåyi* (= liég. *cåzi*, quasi) *on drèssant. De costé d' Sèrè* (Seraing), *c'est cåyi tos drèssant*; *de costé d' Lîdje, c'est bécò dès plateûrs. C'est sovint d'vins on drèssant qu'on-z-atrape on houndjis* (éboulement). *Houyt on drèssant*, exploiter un dressant. *Divins lès drèssants, lès pères ont sovint leû mèsse* (voy. *baht*). *Divins on drèssant, l'abatèdje d'on*



*pêrê s' deût todi fê po li d'zeûr (= è d'hindant so valêye) ; à l' fê po li d'zos, i s' pôreût d'têchtî 'ne hoye qui toum'reût so l'ouvrî. Lès-ouvrs d' drèssant (et leurs gonhts ou manœuvres) sont des ouvriers spécialisés dans les travaux de ces couches fortement inclinées. Èji so-st-ouvrt d' plateûr, mi ; Èji n' sâreû fê nou pêrê è drèssant ; Èj'a sogne è drèssant, On chërveû, on bouteû-foû, on bwêheû, on ristapleû d' drèssant.*

*On fâs drèssant, faux pli en dressant (de quelques mètres de hauteur), dans les grandes allures en plateur : on fâs drèssant (ou le contraire : ine fâsse plateûr), c'è-st-on fâs pleû. Nos-avans atrapé on fâs drèssant al tiêsse dèl tève.*

**florète**, s. f. [= « fleurette », pris dans un sens figuré.]

| Furoncle très douloureux auquel sont sujets les houilleurs à cause de la poussière qui infecte les plaies : *Èj'a 'ne florète so li gngno* (sur le genou), *Èji n' sâreû hêrtchi à batch* ; *Èj'a on trô come in-ou* (œuf) *è brès', tél'mint qui m' florète a coron* (coulé, suppuré) ; *Èji so plin d' florètes*, syn. *Èji so tot flou, je suis tout fleuri* (de furoncles) ; *mi brès' n'est qu'ine florète* ou *n'est qu' stre florète*, « mon bras n'est qu'un pur furoncle », est couvert de furoncles.

**gâz'**, s. f., « gaz ».

| Gaz asphyxiant : 1<sup>o</sup> oxyde de carbone, qui se produit après une explosion ou lors d'un incendie : *èsse pris d' gâz'*, être asphyxié ; — 2<sup>o</sup> anhydride carbonique [sens rare ; dans ce dernier cas, on dit presque toujours *dèl pouteûr*, parfois *dè crouwin*].

| Grisou, hydrogène carboné : gaz inflammable et détonant qui se dégage des couches de houille [sens ordinaire ; on disait jadis *crouwin*]. — Le mot « grisou » (forme dialectale de « grégeois ») appartient à la langue de l'ingénieur ; l'ouvrier dit toujours *dèl gâz'* ; *in-ouvrt qu'est vite pris dèl gâz'* (le contraire est : *qu'est deur al gâz'*) ; — à moins qu'il ne préfère une expression joviale : *i-n-a dès biêsses chal* « il y a des bêtes ici ! » ; ou une expression vague : *ènn' a la* « il y en a là » ; *n-a 'ne saqwè, savez*,



la ! « il y a quelque chose, savez (-vous), là ! » ; *enn' a so l'èrèdje*, *i sint on drole di gos'* (goût — odeur). *C'enn' èst fin plin*, *i n' fèt nin hêtt* (sain), et, au contraire, quand on a éliminé le grisou : *i n'a pus rin*, *i fèt hêtt*.

Quand l'atmosphère est grisouteuse, la flamme de la lampe s'allonge et s'entoure d'une auréole bleuâtre : *li lampe marquêye dèl gâz'*. Quand il y a beaucoup de grisou dans l'air, la lampe fait explosion et s'éteint : *li lampe s'implih di gâz èt tome sins feû*. *Ëj'a tchoûkt m' lampe è hôt èt Ëj'a stu bouhi sins feû avou l' gâz'*. Voy. *lampe*.

*Li fwèce dèl gâz'* ou *dèl vonne*, la force expansive du grisou contenu dans la veine : *ine vonne qu'a brâmint dèl fwèce* = *qui done brâmint dèl gâz*, *ine vonne soufweûse*, *qu'ouweûre fwêrt*, une couche grisouteuse, qui travaille fort, d'où se dégage beaucoup de grisou. Dans ce cas, il convient de *sinnî* ou *rissinnî l' vonne* (« saigner la veine » : favoriser le dégagement partiel du grisou à l'aide de trous de sonde ou d'un procédé spécial d'exploitation). Voy. *fwèce*, *sinnî*.

Le grisou, étant plus léger que l'air, gagne le sommet des excavations et s'y accumule, formant ainsi *on bouchon d' gâz'*, ou *ine potche*, *ine cloke di gâz'*, que le courant d'air insuffisant ne parvient pas à diluer et à entraîner : *i s'a fèrou dèl gâz'* è l'*èmon-temint*, il s'est mis (litt. « féru », syn. *tchèssi* « chassé », voy. *fèri*) du grisou dans le montage ; *li gâz' si firt èl potche* : il faut alors *ribate li gâz'*, envoyer dans la poche, au moyen des guidons, un courant d'air plus violent pour éliminer le grisou. *Li gâz' si rètrôk'lêye* (se rencogne) *divins lès trôs d'zeû lès bèle-à-plantchi d' vòye*, surtout *so l'èrèdje* ; *i s' fôrmêye dès potches di gâz'*. *Vos trossemints montèt tro fwêrt*, *vos v's-alez acwèri* (acquérir) *dèl gâz'*, *i s' va fèri* (ou *tchèssi*) *dèl gâz' è vt-tièr*. *I fât bin fé sûre* (faire suivre) *lès guidons è l'èmonlemint po n' nin i acwèri dèl gâz'*. *On s'acwîrt dèl gâz' à vt-tièr à n' nin fé sûre lès stapes* (remblais). *I fâreût fé dès stapes so l' bwès-d'-rote*, c'est *plin d' gâz'* è *tièsse de pèrè*. — *Houyi a gâz'*, *po qu'i s' fire* (ou *tchèsse*) *dèl gâz' è vt-tièr*



ou è *pêré*, voy. *fêri*. — *Nos-avans-st-avou on soflâ ou sofleû* (un soufflard), *l'êrêdje s'a rimpli d' gâz'*. *Ine casseure qui done al gâz'*, une fissure qui dégage du grisou. *Li vonne ôuveure, êle done al gâz'*. Par prudence, *on fore dès trôs d' sonde po l' gâz'*, pour explorer le front de taille. *Li trô d' sonde sofêlê al gâz'*. *Viziter lès trôs d' sonde po vèyi s'i d'nèt al gâz'*. *Viziter po l' gâz'* divant dè tirer d'vins 'ne trintche, so on bossèyemint, etc.; èl trintche, li trô d' sonde done al gâz', i fât r'cayeter l' trô po poleûr continouwer a tirer, il faut boucher le trou pour pouvoir continuer le tir à l'explosif. — *Wah! po l' gâz'* (ou *wah! l' gâz'*, voy. *wah!*), faciliter l'élimination du grisou en agitant l'atmosphère au moyen d'une couverture, d'un vêtement quelconque, etc.

**horelête, hor'lête, s. f.**

[ETYM. — Dérivé, au moyen du double suffixe diminutif *-el-ête* (comp. *hêvelête*), de *hore*, s. f., « sonde de mineur » (G., I 304 ; Bormans, *Houill.*), « grosse tarière de charron pour forer le moyeu d'une roue, quillier » (Body, *Charrons*; on dit *chore*; dans ce dernier sens, à Chastre-Villeroux, en Brabant). Ce primitif 1. *hore* (sonde, tarière) est emprunté du moyen haut all. *schor* « pic, pioche, bêche ». Il a donné 1<sup>o</sup> *horer* « creuser », d'où dérive 2. *hore* « canal », diminutif *horê*; — 2<sup>o</sup> *hor'ler*, t. de houill., « élargir un trou de sonde », aujourd'hui inusité dans notre région, où il est remplacé par le composé *rihor'ler*.]

| Grosse mèche de sondeur servant à élargir les trous de sonde faits en veine : *li hor'lête c'ê-st-ine grosse mohe po ralârêyi lès trôs d' téré*. Un jeu de mèches, *êjeû d' hor'lêtes*, en comprend trois ou quatre de différents diamètres : *ine pitite hor'lête, ine grosse*

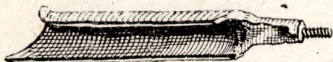


Fig. 17 : grosse hor'lête.



Fig. 18 : dimêye (ou deûzinme) hor'lête.

*hor'lête èt dès d'mêyes. Li trô est long assez, aboutez-m' li hor'lête. Po r'hor'ler on trô, li foreû is' chèv' d'on êjeû d'hor'lêtes. On r'hor'lêye li trô avou 'ne hor'lête ; on mêt li colone, pwis on r'cayetêye li trô quand-on deût sètchi on bagn êpus.*



**kis'**, s. m. [Emprunté de l'all. *kies* (1. gravier, 2. pyrite de fer).]

| Pyrite de fer; concrétion pyriteuse de grande dureté, qu'on rencontre dans les couches de houille et qui, au choc de l'outil, donne des étincelles et une odeur désagréable : *à bouhi d'vins on kis'*, *ɔj'a fêt mâva m'hav'rèce* (j'ai épointé mon pic); — *ɔj'a bouhi d'vins on gros kis' coleûr di keûve : frê di Diu ! çou qu'a flêrî ! — al Si-pougnêyes* (à la Six-poignées, couche de Marihaye) *li vonne èst fwèrt deure : i fâreût 'ne bërlinne di hav'rèces, tël'mint qui l' vonne èst rimplêye di kis'*.

**lahèt** [*lahè*], s. m.

[ÉTYM. — Origine inconnue; voy. G., II VII, qui écrit *l'ahè*; Bormans, qui a deux articles : *ahè* et *lahai*; et le *Bull. Dict. wallon*, 1911, p. 84. — Il est impossible de savoir si la forme primitive est *lahèt* ou *l'ahèt*. Dans le bassin de Seraing, on a répondu à nos questions : *nos d'hans l'lahèt, on dit toti l'lahèt*; mais l'article est peut-être surabondant.]

| *Li ɔjô d' lahèt*, le premier lundi d'août, jour traditionnel de chômage pour nos houilleurs : *li prumt londi d'awout, c'èst l' ɔjô d' lahèt* (ou *c'èst l' lahet*). [Nous ne savons sur quoi repose la tradition suivante que G. enregistre d'après Simonon : « Les houilleurs des environs de Liège chôment ce jour-là, en commémoration, *dit-on*, d'un grand malheur arrivé *jadis* à cette date. *Autrefois*, ils célébraient cet anniversaire en traînant un chariot sur les grands champs de St-Gilles, en même temps qu'ils criaient : *l'ahè, l'ahè* ». Nous n'avons retrouvé aucune trace de cette tradition dans la région Seraing-Jemeppe-Flémalle.]

| Par ext. (?), *fê lahèt*, chômer volontairement, se mettre en grève (syn. *chômer, fièstî, fê grève*) : *al Saint Linâ èt al Sainte Bâr* (à la St Léonard et à la St<sup>e</sup> Barbe), *on fêt lahèt, c'èst fièsse po lès houyeûs. C'è-st-on fièstâ, qui fêt lahèt pus sovint qu'a s' tour. C'èst lahèt* (ou *c'èst l' lahèt*), *pèrsonne n'ouveure, c'est grève, per-sonne ne travaille.*

**ligue** [*lik*], s. f.

[ÉTYM. — Les conjectures de G., II 26, reprises par Bormans, sont



négligeables. Notre mot se retrouve en w. de Malmédy, où il signifie : 1. « glissoire » ; 2. « traîneau de cultivateur » (diminutif *ligot*, au sens 2). C'est le déverbal du liégeois archaïque *liguer*, v. tr., « lisser, polir, repasser le linge » ; malmédien *ligui*, v. intr. et réfl., « glisser sur la glace ». Le sens propre de *ligue* est « surface lisse, glissante » ; comparez le fr. enfantin « une *glisse* » (= glissoire), déverbal de glisser. — Quant à *ligner*, -i, il vient du bas all. d'Aix-la-Chapelle *licken* « polir, lisser », néerl. *liken* « aplanir, niveler ». — Comp. *limé*].

| 1. Petite cassure irrégulière, de direction quelconque, qui affecte çà et là le toit ou le mur de certaines couches (voy. *casseure*). Ces cassures sont redoutées parce qu'elles donnent lieu à de fréquents éboulements. *I fâre rafwèrci l' bwèhèdje, i s' mos-teure brâmint dès ligues è teût : c'est totès ligues. I passe tot-plin dès ligues, nos polans bin wad'ler. Li teût (ou li dèye) è-st-a ligues, i s' sint è gros, il èst pèzant (pesant = caduc). Ine mâtire a ligues, voy. *liguets*.*

| 2. Bloc de roche qui, étant compris entre deux *ligues* (cassures), n'adhère pas à ce qui l'entoure et menace de tomber : *Mêtez ine apôye po n' nin lèyi m'ni cisse ligue la dyus. Il a m'nou 'ne ligue foû dè teût, qui nos-âreût sprâtchi come dès wandions (qui aurait pu nous écraser comme des punaises).*

**ligueûs, -e**, adj., « plein de *ligues*, de cassures irrégulières » : *on tèrain ligueûs*, un banc de pierre où les éboulements sont à redouter. — Cette expression est citée par Bormans dans un texte de 1720. Elle s'emploie encore rarement, ainsi que *ine mâtire ligueûse* ; mais on dit plutôt *on tèrain, ine mâtire a ligues* ; voy. *ligue*.

**lûte**, s. f. « cloison ».

[ETYM. — Terme propre à la houillerie. Malgré l'apparence, *lûte* et son dérivé *lûter* n'ont étymologiquement rien de commun avec le fr. techn. *lut*, *luter*. Les conjectures de G., II 44, et de Bormans sont négligeables. On pensera peut-être au néerl. *sluiten* (fermer) ; mais nous voyons plutôt dans *lûte* une altération du néerl. *luik* « fermeture, cloison, volet ». Pour la phonétique, comparez l'anc. liég. *fud* (cité par G., II 595), que nous expliquons de même par le néerl. *fuik* « nasse ».]



| 1. Cloison inclinée qu'on dispose à l'orifice d'une avalerèce afin de guider les tonneaux qui remontent : *li tone a pris èl lûte èt l'a bouht évôye*. [Anciennement, ce dispositif servait dans le puits ou bure lui-même. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Morand le définit ainsi : « Fausse séparation qui ne s'étend pas dans toute la longueur de la *bûse* (du puits)...; forte cloison de menuiserie, faisant corps avec un cintre qui est fixé à la tête du bure ; elle est plus ou moins longue selon que le pas du bure avance de l'œil du bure...; les planches dont elle est composée se nomment *bois de parti-bure* » (*Art d'expl. les mines*, 2<sup>e</sup> éd., 1780, § 185). — Pour Bormans, la *lûte* est un « plancher établi à l'orifice de la bure du côté où l'on reçoit les paniers » ; c'est, dit-il, sur ce plancher qu'on vide les paniers (*bouter foû al lûte*). Voy. *lûter*.]

| 2. Cloison très inclinée en forme de toit, qu'on établit dans un puits pour détourner ou pour recueillir les eaux qui tombent ou qui suintent ; syn. *teût d'ahouwa* (voy. *ahouwa*) : *fé 'ne lûte po ramasser lès-êwes divîns on beur* ; *al make d'on tchêrêjadje, on fêt 'ne lûte po garanti lès-acrotcheûs*.

| 3. Cloison ou fermeture partielle établie à un carrefour (*toûrnêye*), où se rencontreraient à angle droit deux courants d'air ; elle a pour résultat de faire obliquer l'un des deux courants dans le sens de l'autre : *fez 'ne lûte al toûrnêye dèl vôye, po n' nîn qui l' vînt dèl trîntche tin-ye* (*têy*, liég. *tinse*, *tienne*) *li vînt dèl cwès-l'èce so cou* (*tinre so cou* ou *a stok* = tenir en échec).

| 4. Cloison de planches disposée dans une voie autour d'une porte obturatrice ou régulatrice. Le châssis fixe de la porte est relié aux parois de la voie par cette cloison ou par un remplissage de pierres mélangées avec de l'argile, du fumier, etc., ou encore par un remplissage de maçonnerie. Le nom de *lûte* s'applique spécialement à ce remplissage : *fé* ou *stoper 'ne lûte* (syn. *lûter*), obstruer hermétiquement les côtés et le haut de l'encadrement d'une porte (*ouh* ou *pwète*), afin d'empêcher l'air de passer. *Po fé 'ne lûte a in-ouh, on s'chèv di plantches, d'ârzêye, di stramé, d'ansène, di ptres*, etc. *Lès lûtes dèl pwète*, les cloisons aux deux



côtés et au-dessus de la porte. *Po mète ine bone pwète, on fêt lès lûtes di maçonnerèye. Fê l' lûte so l' tièsse di l'ouh* ; syn. *lûter l' tièssé di l'ouh. Ribourer lès lutes dès pwètes, quand lès lûtes pièrdèt* (perdent, ne sont pas étanches). Voy. *ouh*.

**lûter**, v. tr.

[ETYM. — Dérivé de *lûte*. Au sens I, cette dérivation est manifeste (voy. *lûte* 4°). L'explication du sens II (le seul que connaissent G. et Bormans) est plus délicate. Bormans donne l'expression : *nos-èstans lûtés*, « nos magasins (de houille) sont vides, tout est vendu » ; G., II 44, donne : *li fosse èst lûtêye* « la houillère est épuisée », et, dans le langage des bateliers : *lûter on batê* « décharger un bateau ». Nous expliquons ce sens de *lûter* par l'expression archaïque *bouter foû al lûte* qui, d'après Bormans, signifie : « décharger le panier quand il est arrivé en haut sur le plancher établi à l'orifice du puits » (c.-à-d. sur le plancher faisant corps avec la *lûte* ; voy. *lûte* 1°). Du vocabulaire des houilleurs, *lûter* « vider » aura passé par analogie dans celui des bateliers.]

I. | 1. Cloisonner : *lûter 'ne pwète* ou *in-ouh*, faire les *lûtes* d'une porte, c.-à-d. obstruer hermétiquement l'encadrement d'une porte afin d'empêcher l'air de passer : *on d'mane ine pwèse (= ine djoûrnêye d'ouvi)* *po mète ine pwète, èt deûs pwèses po l' lûter à stramé*, il faut donc trois journées d'ouvrier pour établir convenablement une porte dans une voie (voy. *ouh* et *lûte* 4°).

| 2. Par anal., *lûter* (ou *plakt*) *lès guidons*, remplir d'argile le joint des guidons à emboîtement. [N. B. Il se pourrait aussi qu'on eût ici affaire au fr. *luter*, introduit par des ingénieurs.]

II. Vider ; sens resté seulement dans l'expression *lûter s' flache* (ou *s' plate*), vider sa gourde, en absorber le contenu.

**mède**, s. m. [Du lat. *mēdīcus*, anc. fr. *meide* « médecin ».]

| Médecin [t. archaïque, remplacé par *docteur* dans le langage courant. Forir donne le liég. *aler à mède* « aller consulter le médecin », mais cette expression a aujourd'hui disparu. Nos houilleurs ont conservé le mot dans des expressions où le sens propre s'est oblitéré :] *èsse à mède* (litt. « être au médecin »,



recevoir les soins médicaux) est devenu synonyme de *esse* so *l'kêsse* (« être sur la caisse »), être secouru par la caisse de secours, pour cause de maladie ou d'accident ; *êj'a mâqué di m' fé mète a mède !* j'ai failli me faire blesser, je viens de l'échapper belle ! [Il faut peut-être écrire *às mèdes*, au pluriel, comme dans ce qui suit.]

! (toujours au pluriel). Indemnité que reçoit l'ouvrier malade ou blessé : *lèver sès mèdes* « toucher son indemnité », c.-à-d., suivant le cas, *sès mèdes di blèsst* (syn. *sès d'mèyes*, à peu près une demi-journée de salaire), ou *sès mèdes di malåde* (syn. *sès cwàrts*, à peu près le quart du salaire) ; — *prinde on papt d' mèdes* (= *on papt po-z-avou dès mèdes*), prendre un papier attestant qu'on a droit à l'indemnité du chef d'accident ou de maladie, syn. *on papt po fièstî* (pour chômer) ; *êji vin cwèri on papt po mès mèdes* (*di malåde* ou *di blèsst*), je viens quérir un certificat pour recevoir les secours (alloués à un malade ou à un blessé) ; voy. *papt*.

### pâmê, s. m.

[ETYM. — Dérivé de *pâme* (paume, lat. palma) à l'aide du suff. diminutif *-ê* (-eau, -ellum) ; comp. *pâmale*. — A Flémalle, et parfois à Seraing, on dit *pâmin*. Cette altération de la finale peut provenir de l'influence de *main* et des nombreux dérivés en *-mint* (-ment), influence favorisée par le fait que, dans cette région, on prononce un *ê* très ouvert, qui se rapproche de la nasale *ẽ*. Comparez *goumin* (ou *goumint*, comme il est écrit dans le *Bull. Soc. Litt. wall*, t. 50. p. 524), altéré du liég. *goumê*. — Notre mot *pâmê* est encore signalé 1° à Malmédy, par Villers en 1793, avec le sens de « battoir » ; 2° comme t. de houill. liég., par Bormans, avec le sens de « béquille ou crosse de 8 à 10 pouces de long sur laquelle s'appuient les chercheurs » (sens qui nous est inconnu).]

| Morceau de bois qu'on prend en guise de canne pour circuler dans les voies : *on pâmê, c'è-st-on bokèt d' wåde* (rondin) *qui chèv di cane, surtout d'vins lès bazès vôyes, wice qu'i s' fât baht. I m' fât on pâmê po roter, nin qui êj' seûye halcrosse* (caduc), *savez ! mins i m' fât 'ne saqwè d'vins lès mains ; èt pwis, è beur, on pâmê chèv todî, ni sèreût-ce qu'a touwer lès soris*. — Un *pâmê* moins rudimentaire est fait d'un manche long d'environ 2 pieds, surmonté d'un



petit marteau pointu servant de poignée : *i chèv po roter, po sinti on brwès ou 'ne mâle pîre* (une « mauvaise » pierre, qui pourrait tomber).

**pâtch'min**, s. m [= « parchemin », pris dans un sens figuré ].

| 1. (syn. *pitite lâye, lâyète*). Feuillet ou petit lit de charbon, épais de 10 à 15 centimètres, qui, dans certaines couches (par ex. à *Deure-vonne*, de Marihaye), se trouve contre le toit ou contre le mur : *on pârch'min c'è-st-ine pitite lâye qui lès-ovrts al vonne havèt d'vins* (dans laquelle les abatteurs font le havage). *Quand-i n'a nôle douceur po haver èt qu'i-n-a on pârch'min, lès-ovrts al vonne fèt leû havadje è pârch'min. C'èst l' feûte di gade!* (c'est l'affaire ! cela tombe à souhait !) *i-n-a on pârch'min è dèye wice qui èj' va fé m' havadje sins bécôp èjèmi !*

| 2. (syn. *casseure*). Cassure lisse, plan accidentel de cassure ou de glissement qui affecte les bancs de roche formant la stampe entre les couches de houille. D'ordinaire, cette cassure traverse obliquement plusieurs plans de clivage ou de stratification : *èl trintche, nos-avans d'tètchi a on bē pāch'min*, dans la bacnure, nous sommes arrivés à une belle cassure. (Certains confondent avec *sidje* ; voy. *casseure* 1°).

**planeûr**, s. f.

[ETYM. — Dérivé de l'adj. *plain* (lat. *planus*) à l'aide du suffixe *-eûr* (lat. *-orem*, fr. *-eur*), ce qui en fait un mot différent de l'anc. fr. *planeure*, *planure* « plaine ». Notre mot doit donc se franciser en *planeur*, et non en *planure* comme fait Littré. Voy. *plateûr*.]

| Terrain bien plat, surface plane. Ne se dit dans la mine que pour désigner une taille en plateau toute plate : *ine planeûr c'èst tot plat, c'è-st-ine plateûr tole plate ; ça n'a ni pinte ni rin, ni cou ni tièsse* (« ni pente ni rien » = absolument aucune pente ; « ni cul ni tête » = ni haut ni bas). *Divins 'ne planeûr, on mine ine vōye wice qu'on vout*.



**plateûr**, s. f., « plateur ».

[ETYM. — Dérivé de l'adj. *plat* à l'aide du suffixe *-eûr*, comme dans *baheûr* (profondeur), *lârêjeûr*, *longueûr*, *hôteûr*, *spêheûr* (épaisseur), *planeûr* (voy. cet article). Le *Dict. gén.* a raison de condamner la forme francisée *plateure* admise par l'Académie et par Littré. En effet, le dialecte de Seraing distingue nettement le suff. *-eûr* (*-êr*; fr. *-eur*, lat. *ōrem*, et le suff. *-eure* (*-êr*; fr. *-ure*, latin *-ūram*). Cette distinction s'est effacée dans le dialecte liégeois, qui prononce *-êr* des deux côtés.]

| 1. (seulement dans l'expr. *ê plateûr* « en plateur »). Disposition des terrains houillers dont l'inclinaison est comprise entre 0° et 45°. [Au delà de 45°, on dit *ê drèssant* ou *ê rwêsse*; voy. *drèssant*]. *Ine vonne ê plateûr* « une couche en plateur ». *Li couche ê-st-ê plateûr*. *Lès têtes ê plateur*; *fê on père ê plateûr*; *ovrer, houyt ê plateûr*. *In-êmontemint ê plateûr si fêt so pinte*. — De même en parlant des bancs de roche : *dès sièges ê plateûr* (voy. *stêje*); *êl trintche lès tènements s' mêtêt ê plateûr*, dans la bacnure, les bancs se mettent en plateur, s'aplanissent.

| 2. (par abréviation de *vonne ê plateûr*). Couche ou portion de couche ainsi disposée : *ine bèle plateûr* (= *ine plateûr bin réglêye*), une couche en plateur d'allure régulière et de composition constante (opp. à *ine lêde plateûr*). *Ine plateûr tote plate, sins nôle pinte, si lome* (se nomme) *ine planeûr*. *Houyt 'ne plateûr*, déhouiller, exploiter une plateur. *Divins lès plateûrs, on houye sovint a montêyes* (« en tailles montantes », surtout sur le versant N. du bassin de Seraing; tandis que, sur le versant S., les plateurs se déhouillent surtout en tailles chassantes : *on houye cwès-l'rêce*; voy. *houyt*). *Lès-ovrîs d' plateûr ont sogne ê drèssant, i sont d'frankis*. *Divins lès plateûrs* (= *divins lès têtes ê plateûr*), *on mêt dès hosseûs* (couloirs oscillants) *po n' nin s' chervi d' hêrtcheûs d' batch* ou *po supprimer lès bouteûs-foû*. *Mête* ou *rimête li plateûr so pinte* (*qwand 'lle êst foû pinte*, « hors pente », par suite d'un dérangement, *tape-êjus* ou *boute-sus*) = *scrâwer po r'mête so pinte li tête ê plateûr*; voy. *scrâwer*, *-êdje*.

*Ine fâsse plateûr*, faux pli en plateur (de quelques mètres de



hauteur) dans les grandes allures en dressant : *ine fâsse plateûr*, *c'è-st-on fâs pleû*. *Ine pitite fâsse plateûr*, *c'è-st-ine tchèytre* (« une chaise »); voy. *drèssant*.

**rilè, r'lè, s. m.**

[ETYM. — Terme inédit, qui ne se présente que sous la forme syncopée *r'lè*. Dans le Pas-de-Calais et le Nord, « *arlet* ou *erlet*, relai, étreinte » (J. Bovio). — C'est apparemment l'anc. franç. *relais* (ce qui est laissé, ce qui reste), dont Godefroy donne des exemples avec le sens de : « sorte d'avance, saillie » : un *relais* de pierre, de terre, de muraille.]

| Saillie naturelle qui se rencontre dans le toit ou dans le mur de la couche : *on r'lè d' pîre*, c'est, suivant le cas, *on r'lè d' teût* ou *on r'lè d' dèye*; syn. *on p'tit sùkè*, *ine pitite sicrène di pîre*, *ine croufe di pîre*, *on houra d'pîre*, *on r'tchèd'mint d' pîre*; voy. les fig. 14 et 15.

**rivelinne, riv'linne [riv'lèn], s. f.**

[ETYM. — Dérivé du w. *river* « râper » (à Malmédy : G., II 317), emprunté du moyen bas all. *rîven*, néerl. *ryven*, all. *reiben* « frotter »; voy. *rivète*. — Le w. *river* a dû donner un diminutif *riv'ler*, d'où *riv'lène*, avec le suffixe *-ène*, fr. *-ine*. La voyelle *è* s'est ensuite nasalisée comme dans *trimblène*, *coyène*, *royène* (trèfle, couenne, reine), où le liégeois prononce aujourd'hui *-èn'*, que nous écrivons *-inne*. — Le liégeois *riv'linne* a été francisé en *rivelaine* (Littré, *Suppl.*), aussi indûment que le liég. *bèrlinne* en *berlaine*. Dans le borain *raveline*, même sens, le suffixe est resté pur, mais la protonique s'est altérée.]

| « Rivelaine » : pic à lame plate et effilée, à simple ou à double pointe d'acier, muni d'un manche formé d'un tube de fer

de 0m90 ou de 1 m.;  
outil de l'abatteur  
ou du haveur, qui  
peut faire un ha-  
vage de 0m50 à

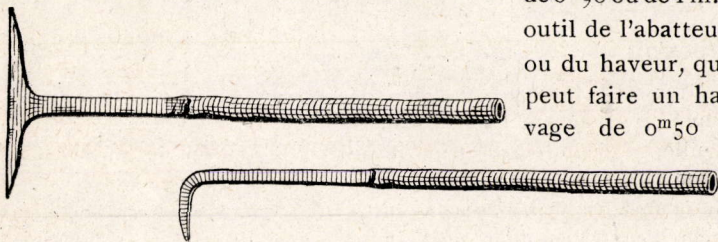


Fig. 19: *riv'linne* à 'ne ponte et *r.* à deûs pontes.



1<sup>m</sup>20 (voy. *haver*, -*adje*, *rivète*). *Li riv'linne* est plate èt bètchowe ; èle a eune ou deûs pontes, èt on mantche di fièr di treûs pîds, vù à-d'vîns : c'è-st-ine bùze po-z-èsse pus lèdjtèr èt po n' nin avou 'ne pèzanteûr ainsi d'vîns lès brès'. *Po haver al riv'linne*, i fât 'ne pitite doûceûr di deûs' treûs deûts (un petit passage de schiste tendre ou de charbon friable, épais de deux ou trois doigts, et appelé *havadje al riv'linne*). *On bouhe avou l' hav'rèce po s' drovi* (on frappe avec le haverèce pour s'ouvrir passage, c.-à-d. *po poleûr aler è havadje avou sès brès'*) ; *adon, on have avou l' riv'linne* (= on grète tot tchoûkant so l'ustèye, on n' bouhe nin avou l' riv'linne, on gratte en poussant sur l'outil).

**rivète**, s. f.

[ETYM. — Même radical que *rivelinne* (voy. ce mot). Avec un thème verbal, le diminutif -*ète* indique ordinairement l'objet, l'instrument avec lequel l'action s'accomplit. — G. donne à *rivète* le sens de « racle, outil de briquetier ».]

| Gant en cuir, sans doigts, ne recouvrant que la partie supérieure de la main et percé de quatre trous où l'on passe les doigts ; une boucle l'attache au poignet. Il sert à garantir le poing de l'ouvrier qui have. *Po haver al riv'linne*, l'ovrt al vonne ou l' haveû mèl'quéque fèye ine rivète po n' nin avou dès bleûs côps so l' pogn qui mousse èn-avant è havadje. *Come li havadje al riv'linne* est sovint fwèrt sitreût (étroit), lès-ovrts mètèt dès rivètes po n' nin s' blèsst lès pogn ; mais, le plus souvent, ils s'en passent.

**rwèsse**, s. m. [= anc. fr. *roiste*, 1. escarpé, 2. escarpement.]

| Dressant ; voy. le syn. *drèssant*, s. m.

**soyon** [söyö], s. m.

[ETYM. — Bormans ne donne pas ce mot. G., II 372, lui attribue, d'après Simonon, le sens de « inégalités dans le sol d'une couche de houille... », définition qui paraît suspecte, ou du moins qui n'est pas conforme à l'usage de notre région. G. y voit un dérivé de *söye*, scie. C'est plutôt un dérivé de *soyi*, scier (comp. *royi* : *royon*, *froyi* : *froyon*) ou mieux encore l'équivalent du fr. *sillon*, anc. fr. *seillon* (du lat. \* *seculonem* ?).



Nous avons relevé *soyon* « sillon » en Hesbaye (à Bergilers). Dans le dép. du Nord et le Pas-de-Calais, les houilleurs appellent *soimint* (litt. « sciement ») : une cassure, une petite faille, et *sillon* : un lit ou banc de terres ou de charbon (d'après J. Bovio, *Vocab.*).]

| (syn. *côpe* « coupe »). Cassure qui affecte le toit des tailles sur une longueur importante et dans n'importe quel sens. Cette espèce de cassure est fréquente ; elle peut donner lieu à un grave éboulement quand elle est parallèle au front de taille (voy. *cas-seure*) : *i passe on soyon à vt-tièr* ; *i fât rafwèrci lès bwèhèdes dèl tye po n' nin l' lèyt m'ni djus* (« venir bas » = s'écrouler) ; *nos frans dès copes* (« couples ») *è montant è hôt èt bin fé sûre lès stapes*. *I fât bwèhi ç' soyon la, il èst fwèrt mâva*. [N. B. Le *soyon* peut aussi affecter le mur de la couche ; mais c'est surtout le *soyon* du toit que l'on considère à cause des accidents qui peuvent en résulter. Il va de soi que, si la couche est retournée (*si l' dèye fèt teût* ; voy. *dèye*), c'est le *soyon* de mur qui sera dangereux.]

**soyou** [sõyũ], s. m.

[ETYM. — G., II 372, voudrait rattacher ce mot, comme le précédent, à *sôye* (scie), ce qui est inacceptable ; *soyou* dérive de *soû* « seuil », à l'aide du suff. diminutif *-ou*, fr. *-eul*, lat. *-ũlũm* (comp. *foyou*, feuillet). — Pour Louvrex, II 249, le « *soyou* de la veine » c'est « la laie d'en-bas » ; même définition dans Brixhe (« couche de la veine qui repose sur le mur ») et dans Bormans (« lit inférieur d'une couche de houille »). Ce sens, qui concorde avec notre étymologie, s'est élargi à Seraing-Jemeppe-Flémalle, où le mot s'applique au lit inférieur ou au lit supérieur de la couche, ou même encore à un banc de pierre.]

| (syn. *lâye*, *plèu d' vonne*, *lèt d' vonne*.) Laie de charbon dans une couche de houille ; se dit presque toujours en parlant d'une grosse laie : *on gros, on bê, on fameûs soyou*, une laie d'une belle épaisseur. *Li D'vt-vonne* (nom d'une couche de Seraing) *a deûs soyous* ; voy. *lâye*. *Magârni* (id.) *a on gros soyou èt ine lâyète* (= *on p'tit soyou*) ; *li gros soyou d' Magârni*, la grosse laie de Margarnie : la stampe entre ce *soyou* et la *lâyète* est parfois très mince ; on have alors de jour dans la veinette ; de nuit, on enlève la



pierre intercalaire ou la stampe entre les deux plis, puis on *k'pice* (dépèce) *li gros soyon*, on *bwèhèye* èt on *r'have* èn-avant èl *lâyète*. On dira par ex. : *èj'a havé m' longueur èl lâyè di d'zeùr* (= èl *lâyète*), *èj'a co tot l' gros soyon a k'pici*

| Par anal., banc de roche : on *soyon d' pîre*, syn. on *banc d' pîre* ; on *gros soyon (d' pîre)*, un gros banc (de roche).

**stampe**, s. f.

[ETYM. — Dérivé de *stamper* « bourrer » (une mine, une arme, une pipe, etc.), du radical germ. *stamp* « presser » (néerl. *stampen*, angl. *to stamp*, all. *stampfen* ; comp. fr. *estampe*, -er). — Il en résulte que comme *t.* de houill., *stampe* a dû signifier d'abord : « massif de roches qui pèse sur une couche de houille ». Cf. G., II 393, pour qui notre mot signifie quelque chose comme « verticale ».]

| 1. Massif de roches qui sépare deux couches de houille : *li stampe* (ou *lès tèrains di stampe*, ou *lès stampe*). *Inte Grande-*

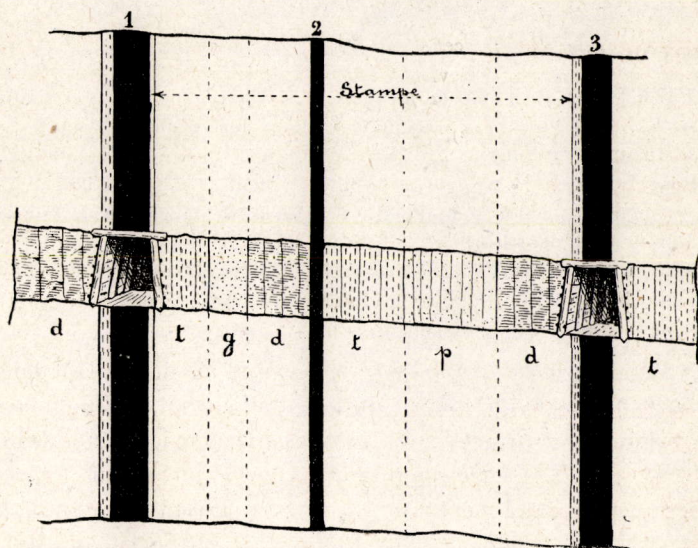


Fig. 20 : *stampe*. 1. *Grande-Vonne* ; 2. *lâyète* ; 3. *Deure-Vonne*.  
(*d* = *dèye* ; *t* = *teüt* ; *g* = *grès* ; *p* = *psammite*).



*Vonne et Magârnt, lès tèrains sont fwèrt deurs, c'è-st-ine fwèrt deure silampe : i-n-a brâmint dè clavé (beaucoup de grès très dur) a traverser. Po fé 'ne trintche (bacqure) d'ine vonne a l'ôte, on deût traverser li stampe. Po-z-avou àhèye ricwèri lès cotûches, i fât k'nohe li spêheûr dês stampes èt tos lès tèrains qui lès fôrmèt (la nature des terrains qui les constituent).*

| 2. Distance entre deux couches de houille. La *stampe* normale se mesure perpendiculairement au plan des couches (fig. 20): *li stampe inte Stinnèye èt l' Tchinne èst so pô près di 140 mètes.* — Par ext., *stampe* se dit de la distance à parcourir pour passer d'une couche à une autre, quelle que soit leur inclinaison.

**tin**, s. m.

[ETYM. — Terme inédit en wallon, emprunté du moyen bas all. tint (pluriel tinde), anglo-saxon *tind*, moyen haut all. *zint* « pointe », qui subsiste dans le norvégien-danois *tind* (spitze, zinne); voy. Falk-Torp : *tind*; Kluge, Weigand : *zinken, zinne*; Franck-van Wyck : *tinne*. On admet généralement que ces mots sont apparentés au germ. *tand, zahn*, lat. *dens* « dent ». — J. Bovio, *Vocab. des mineurs du Nord et du Pas-de-Calais* (Douai, 1906), donne *tin* (entaille d'assemblage) et le diminutif *tintia* (petit étai provisoire), qui dérivent sûrement de la même source. De là peut-être aussi le fr. *tin* « chantier » (prov. *tind*; voy. *Dict. gén.*). — Voy. *tindrê*.]

| Extrémité d'un bois taillée en double biseau, de façon qu'elle pénètre dans l'entaille (*crin* : cran) faite dans un autre bois : *fé l' tin a on bwès, c'èst l' hatchî a huflet come on bètch di clarinète.*

Le *tin* se fait pour quatre bois différents :

1<sup>o</sup> aux deux bouts d'un *tindrê* : *on hache li tindrê a tin dês deûs costès po l' fé intrer d'vins lès crins dês montants d' vòye.* Les axes des biseaux sont parallèles, de même que les deux bois à réunir ; voy. fig. 21. La fig. 26 montre le *tindrê* mis en place à la partie supérieure des deux montants.

2<sup>o</sup> au pied d'un *bwès d' vòye* (ou *montant*) qu'on veut mettre sur une « assise » : *quand-on mèt' on montant so ine assîse, on li fèt l' tièsse d'on costé po l' tchèssî èl bèle-à-plantchi, èt on li fèt on*



*tin* d' l'ôte costé po l' fé intrer è crin fêt è l'assise. Dans ce cas le *crin* remplace le *poté*. L'axe du *tin* et l'axe de la selle sont perpendiculaires ; les deux bois à réunir sont parallèles. Voy. fig. 26.

3° au pied des *bwès d' tève* (= *bwès fêts a tève*) placés entre deux *bèles*, pour *bwèht lès pèrès a deüs bèles* (ce qui se fait surtout en dressant) : *quand-on bwèhève a deüs bèles, on fêt lès bwès d' tève a tin. On l'zi fêt l'tièsse d'on costé po l' tchèssi èl bèle d'à teùt,èt on tin d' l'ôte costé po l' fé intrer è crin fêt èl bèle d'à dève*. Voy. fig. 22 et 25. L'axe du *tin* et l'axe de la selle (*sèle* ou *tièsse*) sont perpendiculaires ; les deux bois à réunir sont parallèles. Le *tin* s'introduit dans le *crin* fait dans la *bèle d'à dève* (fig. 25).

4° au pied d'un *bwès fêt a tin èt a hâsse*, servant à établir une liaison entre deux bois qui se croisent : *hatchi* ou *fé on bwès a tin èt a hâsse, c'est li fé l' tièsse so on sins èt l'tin so l'ôte sins. C'èst sovint d'vins lès grands-ouvèdjes qu'on fêt lès bwès a tin èt a hâsse po boutoner* (ou, par abréviation, *qu'on boutone a tin èt a hâsse*) ; voy. *hâsse, -i, boutont, boutoner*. L'axe du *tin* et l'axe de la selle sont parallèles ; les deux bois à réunir sont perpendiculaires ; voy. fig. 23. — Dans certains cas, on modifie la forme de ce bois en taillant le *tin* en forme de selle : *on vûde li tin* (on évide le biseau), syn. *on fêt l' bwès a deüs-èssèlèdjes*. Ce bois s'appelle alors *bwès a hâsse* : c'est un *bwès a tin èt a hâsse* dont *on a vûdi l' tin*. Les axes des selles sont perpendiculaires, ainsi que les deux bois à réunir ; voy. fig. 24.

**trintche**, s. f. [Proprié « tranche » ; voy. *trintchi, -ète, -eù*.]

| (syn. moins usité *bak'neure* ; voy. ce mot). Bacnure, travers-bancs, galerie partant du puits et creusée à travers les *stampes* (voy. ce mot) pour recouper les couches de houille de la concession. *Li trintche dè Nòrd, dè Sùd*, la bacnure dirigée soit vers le N., soit vers le S., par rapport au puits. *Fé* ou *tchèssi 'ne tr.*, syn. *trintchi, bak'ner* : *po fé 'ne tr. d'ine vonne a l'ôte, on deùt travèrser li stampe. Ine pitite tr.*, syn. *trintchète. Lès mèssès trintches* bacnures



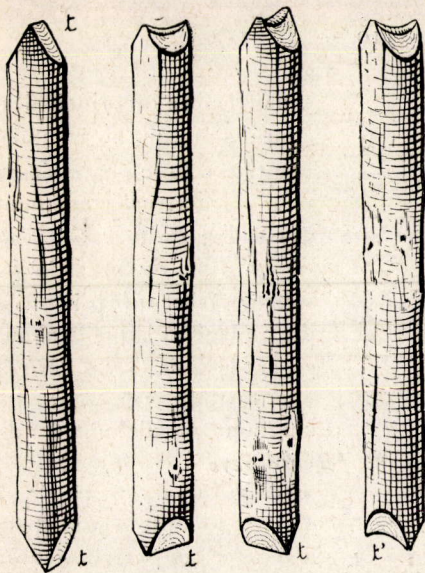


Fig. 21.    Fig. 22.    Fig. 23.    Fig. 24.

Fig. 21 : tindrê (bwès d'tèye fêt a tin dès deûs costés ; t = tin).

Fig. 22 : bwès d' tèye po bwèhi a deûs bèles (on tin d'on costé èt 'ne tièsse di l'ôte ; t = tin).

Fig. 23 : bwès d' tèye fêt a tin èt a hâsse (on tin d'on costé èt 'ne tièsse di l'ôte ; t = tin).

Fig. 24 : bwès a hâsse (= bwès d' tèye fêt a tin èt a hâsse avou l' tin vudi ; t' = tin vûdi).

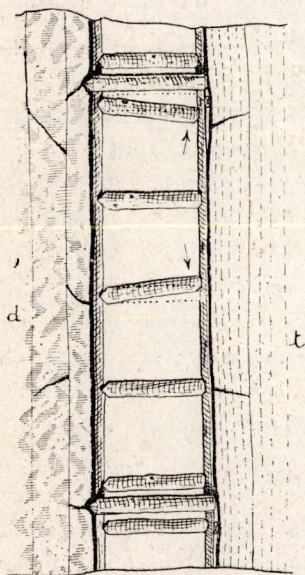


Fig. 25 : bwèhèdye di tèye a deûs bèles, è drèssant ; d = dèye ; t = teût.

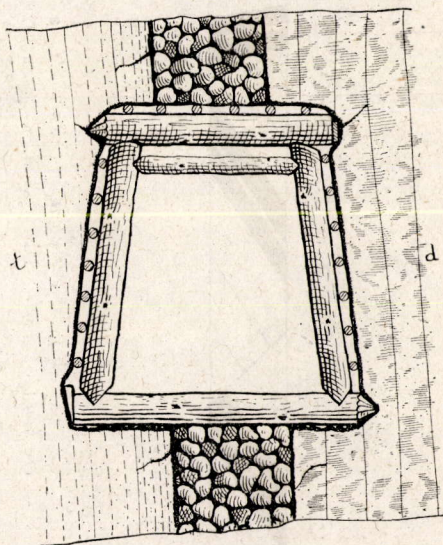


Fig. 26 : bwèhèdye di vòye so assise ; èl plèce de raw'hi lès montants po lès mète è poté, on l'zi fêt on tin po lès mète so l' assise ; d = dèye ; t = teût.



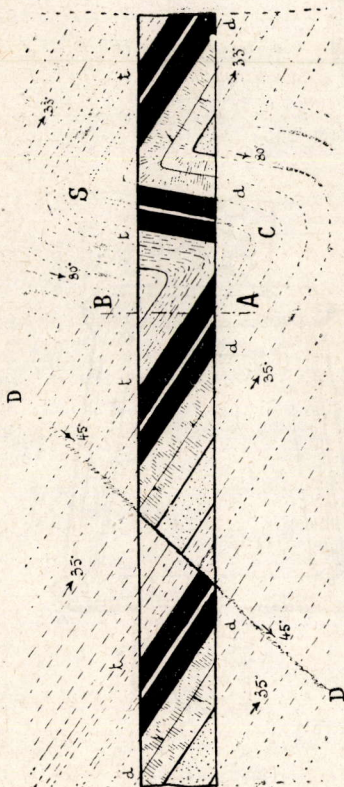


Fig. 27 : trintche ou bak'neure.

C = crochon ; S = sèle ; DD = crin ; dd = dèye ; u = teüt.

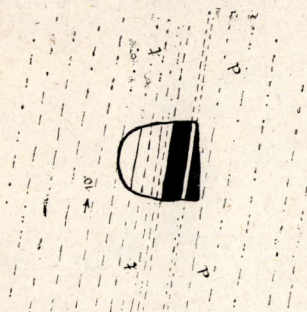


Fig. 28 :  
coupe AB de la fig. 27.

« maîtresses » ou principales, creusées presque horizontalement, avec une pente légère pour permettre l'écoulement des eaux ; c'est 1° *li tr. di rôlèdye* (ou *mèsse rôlèdye*, *mèsse tr.*), bacnure principale de roulage, à laquelle aboutissent les *cwèst'èces di livè* ; elle sert au transport des charbons et à l'entrée de l'air ; 2° *li tr. d'èrèdye* (ou *mèsse èrèdye*, ou *tr. di r'toùr d'èr*), bacnure principale d'aérage, qui sert de retour d'air. — On fait une *tr. montante* ou *dihindante* (bacnure inclinée) quand les couches ne viennent pas au niveau de roulage ou d'aérage ; ces galeries ont une inclinaison de 20° à 45°. [Quand la pente dépasse 50°, la galerie s'appelle *boufté*.] — On fait des *trintches* 1° *po r'côper l' vonne* (voy. *ricôpe*, -er) ; 2° *po-z-aler r'cwèri l' vonne po-dri on d'èrindj'mint* ; 3° *po fé 'ne rik'nohance* (*trintche di rik'nohance*, bacnure de reconnaissance) ; 4° *d'ine vôte a l'ôte, po suprimèr eune dès deùs vôyes*. — Pour les divers modes de creusement d'une bacnure, voy. *trintchi*.



On distingue *li cîr* (ciel, voûte), *li livé* ou *dèye* (niveau, sol), *lès màhtres* ou *hantches* ou *pareûses* (parois) *dèl trintche*. Dans une bacnure en creusement, *li vi-tièr dèl tr.*, c'est le front de taille, où l'on distingue *li pi* ou *li d'zos dèl tr.* (le pied, le dessous) et *lès trossemints* ou *li d'zeûr* (les troussements, le dessus) *dèl trintche*. *Lès trossemints d'ine tr.*, c'est *dès trossemints d' pîre*. — *Po fé l'cîr dèl tr.*, *lès trintcheûs forèt dèl mènes di courone*. C'est *dès bons trintcheûs qu'ont fèt cisse tr. chal*: *lès màhîres sont còpèyes come à coûté*. *Dihantchî d'vins lès màhtres d'ine tr.*, c'est *r'prinde divins lès hantches po-z-alârdji l' tr. Atèler 'ne tr.*, voy. *trintcheû*. *Rîpasser 'ne tr. à hav'rèce*, en ausculter les parois et la voûte à l'aide d'un haverèce, pour prévenir la chute de pierres. *Po fé 'ne tr.*, *lès trintcheûs d'vèt bin sûre leû dreûteûr*, suivre la direction indiquée par le géomètre chargé de *mète lès aplombs* (jalonner). *Li jomète rilève lès tèrains dèl tr. po fé l' còpe di bak'neure*, la coupe ou le relevé descriptif de la bacnure; voy. *còpe*, *rilèvèdje*. *Vos èstèz pièrdous èl trintche*, *vos n'avez nin sûvou vosse dreûteûr*, *vos 'nn' avez po lontins d'avant dè r'trover l' vonne*. *Po fé roter 'ne trinche*, *i fât qu'èle seûye bin d'gadje* (= *qui lès trintcheûs sèyèsse bin d'gadjs*, dégagés, décombrés). — *Divins 'ne tr.*, *quand lès tèrains sont bons*, *on n' bwèhèye nin*, *on n' mèl' nin minme dèl bèle-à-plantchî*; *po pinde lès guidons*, *on fore des trôs è cîr dèl trintche*, *on tchèsse divins dèl brokes* (« broches » : chevilles) *po poleûr èls-atètchî*; on fait de même pour y attacher les colonnes. — *So trintche* (« sur tranche » = sur le sol de la bacnure) *a 572*, *lès bèrlinnes volèt tot còp foû guides*. *Lès tchèrons d' so tr.*, les charretiers de bacnure; *ouy* (aujourd'hui), *on n' mèl' pus dèl tchèrons so trintche* (les chevaux y sont remplacés par des locomotives à air comprimé ou à benzine).

| Fig., par comparaison, dans une voie en veine, quand le bosseyement se porte par erreur complètement dans le toit ou dans le mur de la couche, on dit : *ci n'est pus 'ne vòye qu'on fèt chal* (ici), *c'è-st-ine trintche* ! De même, quand la voie s'égare dans une queuee (*cowèye*, voy. *dèye*) : *nos-èstans d'vins tote pîre*, *li vonne èst pièrdowe*, *c'è-st-ine vrèye trintche* !



**trintcheû**, s. m. [« trancheur »; syn. moins usité *bak'neû*; voy. *trintche*, -ète, -t]. Bacneur, ouvrier qui creuse les bacnures. *Li trintcheû c'è-st-in-ovrt al ptre*; il oûveure sovint a *martcht* (à l'entreprise). *Atêler 'ne trintche*, c'est y mettre *ine cope di trintcheûs*, un couple de bacneurs, à savoir *li trintcheû* proprement dit ou *prumi trintcheû*, *prumi dèl trintche*, et son manœuvre appelé *deûzinme trintcheû*, *deûzinme dèl trintche*, *tchêr&jeû al ptre* ou *hêrtcheû*. *Èl trintche dè Sûd*, *nos-avans mêtou deûs pwêses* (équipes) *di trintcheûs*, *eune di &poû et eune di nuf*. *On bon trintcheû sèt bin mète sès mènes* (mines) *po lès fé ovrer et po n' nin broûler s' poûre al vûde*.

**trintchî**, v. tr. empl. absol. [Proprié « trancher »]. Creuser une bacnure, syn. moins usité *bak'ner* (voy. *trintche*, -ète, -eû) : *nos-avans l' crin so l' fond et l' bon pleû si r'hine è teût* : *nos trintchèy-rans po-z-aler r'cwèri l' vonne*. *Li haladje èst mêtou* : *c'è-st-a k'minci a trintcht èn-avant* (syn. *c'è-st-a toûrner l'trintche fou*). On *trintchèye* de diverses façons : I. à l'aide d'une machine pneumatique : 1° *al bosseûse*, à la bosseyeuse, avec ou sans explosif ; 2° *à mârte* (syn. *à révolvêr*), en forant les mines au marteau perforateur ; — II. à la main ou à l'outil : 1° *à racagnac* (syn. *à cric'*, ou, abusivement, *al main*), en forant les mines à la perforatrice à main ; 2° *al massête* ou *à fiêr a bate*, en forant les mines au moyen de la massête ou du *ma* (mail) et des *fiêrs di mène* ; syn. *trintcht à tirer* ; 3° *à ma 'ne awève* « au mail (et à) une aiguille » ou, spécialement, *al main* : creuser sans explosif, ce qui se fait rarement et dans du terrain facile ou à l'approche d'une couche grisouteuse.

### Principaux ouvrages cités.

G = Grandgagnage, *Dict. étym. de la langue wallonne*.

Bormans, *Vocab. des houilleurs liégeois*.

J. Bovio, *Vocab. technique des mineurs du Nord et du Pas-de-Calais*, broch. de 26 pp. ; Douai, 1906.

*Dict. gén.* = *Dictionnaire général de la Langue française*, par Hatzfeld-Darmesteter-Thomas ; Paris, Delagrave, 2 vol.







# A V I S

Le *Bulletin du Dictionnaire* — publication nouvelle (1906) de la *Société de Littérature wallonne* — doit servir à étendre le cercle de notre propagande en faveur de l'œuvre future et à faciliter nos moyens d'information.

Il est distribué de droit aux membres de la *Société*. De plus, nous l'envoyons aux personnes étrangères à la *Société* qui veulent bien répondre à nos questionnaires; ces correspondants reçoivent notre périodique *en échange de leurs communications*.

On peut enfin, sans faire partie de la *Société* et sans collaborer à notre œuvre, s'abonner au *Bulletin du Dictionnaire* en adressant un mandat de quatre francs au trésorier, M. J.-M. REMOUCHAMPS, boulevard d'Avroy, 280, Liège.

Nous accueillons avec empressement toute communication relative au *Dictionnaire*. Nous prions instamment tous les wallonisants de venir à nous, de répondre à nos questionnaires, de nous envoyer des listes de mots curieux et des textes inédits, de s'inscrire enfin au nombre de nos correspondants ou de nos membres affiliés.

Tout membre de la *Société* a droit aux publications de l'année. Pour faire partie de la *Société*, il suffit d'en adresser la demande au Secrétaire, qui se chargera de la présentation d'usage, et de payer la cotisation annuelle.

Les personnes et les communes qui, désirant contribuer à la création du Dictionnaire wallon, s'imposent une cotisation minima de vingt francs, sont inscrites sur la liste des Membres Protecteurs de l'Œuvre du Dictionnaire. Cette liste figurera dans chaque fascicule du Dictionnaire.

Les neuf premières années de ce *Bulletin* (1906-1919), sont en vente au prix de 30 francs. Chaque année séparément : 4 francs.

Pour tous renseignements, prière de s'adresser au Secrétariat.

---

## Comité de rédaction

Auguste DOUTREPONT, Jules FELLER, Jean HAUST

Secrétariat: rue Fond-Pirette, 75, Liège